L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

16, 17, 18, 19, 20, 21, 22 AOUT 1850.

Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 390. — Vol. XVI. — Du Vendredi 16 au Vendredi 23 août 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Institut impérial de Nowa-Alexandryi (Pulawy) en Pologne. — Histoire de l'aérostation (2e article). — Le Pardon d'Auray (Morbihan). — Train de plaisir de Paris à Londres. — La Vie des Eaux, n° 5, Trouville. — Revue agricole. — Revue littéraire. — Sur les Juifs et sur la Bourse en Angleterre. — Procédé de sûreté pour les fusils. — Ce que coûte un journal en Angleterre. — Correspondance, etc.

Gravures. Bataille d'Idsted entre les Danois et les Holstenois. — La statue de Larrey au Val-de-Grâce. — Vue de Pulawy; Visite de l'empereur de Russie à l'Institut impérial; Pavillon gothique dans les jardins. — Le Pardon d'Auray : Arrivée des pèlerins; Campement des pèlerins; Sortie de la procession; La buvette; La vente des chapelets; La fontaine miraculeuse; La procession à genoux; La grand'messe; Offrande à sainte Anne; Départ des pèlerins. — Album du collégien, par Bertall : n° 1. Avant. § I. *Pronostics*. 21 gravures. — Procédé de sécurité des armes à feu. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Nous avons reçu un peu tardivement une relation très-intéressante de la bataille livrée le 25 juillet dernier entre les troupes danoises et les soldats allemands enrôlés au services des prétentious du Holstein et du Slesvig. Nous regrettons de ne pouvoir accorder aujourd'hui à ce document une place aussi étendue que nous le voudrions, et que le mérite une action qui honore le courage militaire d'un peuple ami, autant que le génie des chefs qui dirigent son gouvernement ou commandent son armée. Nous empruntons aux dessins qui accompagnaient cette communication le tableau de la bataille d'Idsted, glorieux dénoûment de ce premier acte des hostilités de l'Allemagne contre une nation qui défend ses droits et l'intégrité de son territoire; hostilités singulières, si on songe qu'elles viennent d'éclater après la signature du traité de paix entre le Danemark et l'Allemagne, le 2 juillet dernier.

Quelle que soit la cause de ce phénomène politique, et en admettant que la guerre actuelle soit simplement une guerre civile entre deux parties de l'empire danois, le début de cette lutte fratricide n'est pas heureux pour la partie qui veut rompre l'unité, à l'aide des secours de l'Allemagne et malgré les engagements officiels d'un traité de paix. L'armée holstenoise du général Willisen est organisée et commandée en grande partie par des officiers allemands.

La bataille d'Idsted ouverte le 24 juillet à onze heures du matin a duré jusqu'au lendemain, et le succès disputé avec opiniâtreté de part et d'autre, avec une intrépidité dont il faut regretter l'emploi, avec une science militaire consommée, et au prix des plus nobles vies perdues dans une guerre civile. Si l'Allemagne, complice de cette guerre déloyale, honore le courage malheureux du général Willisen, le Danemark reconnaissant se souviendra de ceux qui ont préparé et fait triompher sa défense. Les noms du comte Moltke-Bregentved, chef du cabinet de Copenhague, du général Hansen, ministre de la guerre, figureront avec éclat parmi les premiers. Ceux du général Krogh, commandant en chef de l'armée danoise, du général Meza, brilleront en tête des héros d'Idsted, avec les noms des colonels Irminger, Roeder, Krabbe, Baggesen, Thestrup, Schepelern, Wegener, et du lieutenant Vaupell, le brave aide de camp du général Schleppegrell, un de héros de Frédéricia, celui-ci tombé sur le champ de bataille d'Idsted, ainsi que les nobles colonels Trepka et Lassoe.

Un nouvel engagement a eu lieu le 7 et le 8 de ce mois, dont les détails sont encore douteux, quoique les Danois soient parvenus à occuper la ville de Friedrichstadt, située sur le cours inférieur de l'Eider, au delà de la Sorg, et tout à fait en dehors de la ligne holstenoise actuelle. Ainsi, répétons-le, malgré le traité de paix du 2 juillet, signé à Berlin, mais non ratifié par la Confédération germanique, malgré les engagements de la Prusse, qui n'a pu découvrir apparemment cette confédération imaginaire, l'Allemagne

Bataille d'Idsted entre les Danois et les troupes allemandes au service du Holstein et du Slesvig, le 25 juillet 1850.

continue à envoyer dans le Holstein, des volontaires, des officiers allemands, ainsi que des souscriptions pécuniaires.

— L'Assemblée nationale a encore tenu à la fin de la semaine dernière deux séances consacrées à des rapports de pétitions; puis elle s'est dispersée en laissant derrière soi un bilan de travaux accomplis, dont la liste doit trouver sa place ici.

« L'Assemblée nationale législative, élue le 13 mai 1849, s'est réunie le 28 du même mois; elle s'est prorogée le 11 août et a repris ses travaux le 1er octobre, qu'elle a suspendus de fait à dater d'aujourd'hui, quoique sa prorogation ne date que de samedi prochain; elle a donc siégé pendant 12 mois et 22 jours.

» Dans cet espace de temps, elle a voté 341 projets de loi ou propositions, parmi lesquelles nous citerons seulement les suivantes, qui sont les plus importantes :

» La loi qui interdit les clubs et proscrit le droit de réunion.

» La loi qui modifie les articles 63 et 67 de la loi de la garde nationale, relatifs au double commandement de la garde nationale et de l'armée, votée le 9 juillet.

» La loi qui décrète la nomination d'une commission de trente membres chargée d'examiner et de proposer les lois relatives à la prévoyance et à l'assistance, votée le 9 juillet.

» La loi qui proroge l'état de dissolution des 8e, 9e et 12e légions de la garde nationale de Paris, votée le 11 juillet.

» La loi contre la liberté de la presse, votée le 27 juillet.

» La loi sur l'organisation judiciaire, votée le 8 août.

» La loi sur l'état de siége, votée le 9 août.

» La loi portant allocation d'un crédit extraordinaire de 6 millions 817,920 francs pour l'expédition de Rome, votée le 20 octobre.

» La loi relative à une enquête parlementaire sur la situation et l'organisation du service de la marine, votée le 31 octobre.

» La loi qui rétablit l'impôt des boissons aboli par l'Assemblée constituante, votée le 20 décembre.

» La loi qui augmente de 75 millions le chiffre des émissions de la Banque de France, votée le 25 décembre.

» La loi qui augmente le nombre des circonscriptions électorales, votée le 26 décembre.

» La loi relative à la transportation des insurgés de juin, votée le 22 janvier 1850.

» La loi sur l'organisation de l'enseignement, votée le 15 mars 1850.

» La loi portant fixation du budget des recettes de 1850, votée le 18 mars.

» La loi qui modifie la loi électorale du 15 mai 1849 et qui substitue le suffrage restreint au suffrage universel, votée le 31 mai.

» La loi qui supprime la gratuité pour les écoles Militaire et Polytechnique, votée le 5 juin.

» La loi sur la déportation, votée le 8 juin.

» La loi sur l'organisation des caisses de retraites, votée le 15 juin.

» La loi qui porte à 3 millions les frais de représentation du président de la République, votée le 24 juin.

» La loi sur les sociétés de secours mutuels, votée le 15 juillet.

» La loi sur le cautionnement des journaux et sur le timbre des écrits périodiques et non périodiques, votée le 16 juillet.

» La loi portant fixation du budget des dépenses de 1851, votée le 29 juillet.

» La loi sur la police des théâtres, votée le 30 juillet.

» Tel est à peu près tout l'actif parlementaire dans ce bilan de près de la moitié de l'existence de l'Assemblée législative. Cette statistique donne lieu à une remarque assez curieuse : c'est que sur vingt-cinq lois importantes qui ont été votées, douze ont été employées à défaire ce qui avait été fait par l'Assemblée constituante. »

Depuis, la politique vit des miettes des banquets offerts par le président de la République aux officiers et sous-officiers, dans le jardin de l'Élysée, qui était, il y a deux ans, une espèce de Château-Rouge; elle dénonce une société du *Dix Décembre*, dont elle évalue la puissance à 60,000 affiliés, afin de se faire peur à soi-même; et dans ce moment elle recueille les ovations et les incidents d'un autre genre qui signalent le voyage du Prince dans nos départements de l'Est. Tout ceci est de l'histoire réservée, dans nos pages, à la chronique du Courrier de Paris. Notre Renommée a plus d'une trompette.

Ce n'est pas tout cependant : nous avons eu un Manifeste de la Montagne. Nous n'avons rien à dire de cette pièce, si ce n'est qu'elle a donné lieu, pour la millième fois, à cette remarque, que cette enseigne de la Montagne et ce titre de Montagnard est une bêtise assez triste et qui ne peut faire honneur ni au goût ni à l'intelligence de ceux qui s'en parent.

La Commission de permanence s'est déjà réunie plusieurs fois, mais sans autre motif que de se constituer et sans autre résultat que de s'admirer dans la majesté de 25 personnages qui sont, à l'heure qu'il est, le plus clair résumé de la souveraineté du peuple français.

On parlera de sa gloire.

— Les funérailles de M. Santa-Rosa, un des ministres du roi de Sardaigne, ont donné lieu à Turin, le 7 août, à quelques manifestations causées par le refus du clergé, d'après les ordres de l'archevêque, de donner au mourant les secours de la religion, au mort la sépulture. L'archevêque a dû être arrêté et conduit à Fenestrelles. C'est la seconde fois que ce prélat est arrêté; il a été détenu il y a quelques semaines à la citadelle de Turin pour refus d'obéissance à la loi civile.

Une souscription est ouverte à Turin pour donner à la famille de M. Santa-Rosa une preuve de reconnaissance et d'affection. S. M. Victor-Emmanuel a hautement approuvé la conduite de ses ministres et les a, dans des lettres remplies des plus nobles sentiments, encouragés à faire triompher la vérité et la justice contre les attaques de leurs adversaires. La procédure est ouverte sur l'affaire de l'archevêque.

Voyage à travers les Journaux.

La loi sur la presse porte déjà ses fruits amers; tous les journaux sont déroutés, et une mort violente menace la plupart des feuilles écloses depuis la révolution de février. Si c'est là le but qu'elle s'est proposé, la majorité de l'Assemblée nationale doit être complétement satisfaite; encore quelques jours ou quelques mois, et le champ politique et littéraire sera jonché de morts et de blessés. La griffe du timbre fera son œuvre de destruction mieux que n'auraient fait la prison et les amendes.

Jamais la position des gens de lettres n'avait été plus désespérée; ce n'est de toutes parts qu'un concert de lamentations et de plaintes. L'avenir offre à leurs regards les plus sombres couleurs. Sous l'empire débonnaire de l'ancienne législation, ceux qui avaient un certain talent et l'amour du travail pouvaient encore vivre à peu près honorablement. D'ici à peu de temps, si la librairie ne se relève pas à son tour sur les ruines du journalisme, comme, il y a quinze ans, le journalisme s'est élevé sur les décombres de la librairie, ils n'auront que la misère en perspective; eux, leurs femmes et leurs enfants seront frappés dans leur existence; en vain ils demanderont grâce, en vain crieront-ils qu'ils ne sont pas coupables, qu'ils n'ont jamais trempé leur plume dans l'encre bourbeuse des partis, qu'ils sont tout simplement d'honnêtes rêveurs et des travailleurs modestes à qui il ne faut, comme à tout le monde, qu'un peu d'air et un rayon de soleil, le fisc les égorgera sans les entendre.

J'avais l'honneur de causer, ces jours derniers, avec un honorable représentant qui s'occupait de faire ses malles de voyage et m'entretenait de ses futures parties de chasse pendant les trois mois de vacances législatives. J'interrompis ce Nemrod satisfait pour lui faire part des funestes conséquences de la loi nouvelle et de la situation désastreuse des hommes de lettres. — Ils feront autre chose, me répondit-il en continuant à empiler ses effets. Ces gaillards-là ne manquent pas de connaissances, et ils trouveront bien à se caser tôt ou tard. — J'en suis fâché pour ce législateur béotien, mais ces paroles sont de la plus scrupuleuse exactitude; je n'ai vraiment pas assez d'imagination pour inventer une aussi plate réponse.

Je n'en veux pas trop cependant à cet honorable élu de soixante mille suffrages; l'idée qu'il se fait des littérateurs est partagée, il faut bien le dire, par le plus grand nombre. On croit assez communément qu'un homme qui a dépensé dix ou douze années de sa vie à courir la prétentaine sur les grands ou les petits chemins de l'imagination; qu'un malheureux dont l'esprit, inutile papillon, s'est posé sur la tige de tous les caprices et a respiré le parfum de toutes les fantaisies, peut gravir ensuite d'un pied sûr le sentier des réalités. On se figure que cette chimère insaisissable qu'il poursuit à toute heure, il peut la quitter et la reprendre à volonté. Ceux que leur mauvise étoile a poussés dans cette ingrate et glorieuse carrière des lettres supportent avec plus ou moins de courage les privations et même la misère; mais c'est là un trait distinctif : ils luttent jusqu'à la fin. Une fois qu'on est engagé dans la voie, on ne peut, sans déchirement, songer à rebrousser chemin. Cèdent-ils à une fascination invincible et inexplicable, ou ont-ils, tous ces diseurs de rêves, la conscience de leur inutilité? Je ne sais, mais ils luttent jusqu'au bout plutôt que de déserter. Ils ressemblent à ces peuples déshérités que le ciel a fait naître dans des pays arides et qui s'attachent à la nature avare qui les entoure en raison même de sa tristesse et de sa stérilité.

Parmi toutes les professions dites libérales, en est-il une seule qui soit plus rude et plus décevante que la profession littéraire? Sur mille qui combattent la plume à la main un seul arrive je ne dis pas à la gloire mais à la réputation, qui est le fantôme de la gloire. Les autres s'effeuilleront en pure perte les fleurs de leur esprit; ils suivront, mornes et résignés, le cortége de tous les triomphateurs, et ils disparaîtront un jour sans qu'on s'inquiète de leur absence, sans qu'un ami inconnu se souvienne de leurs premiers vers ou de leur dernier livre. Et pourtant que de forces éparpillées, que de travaux accomplis par ces obscurs soldats de l'intelligence! Dans les quinze ou vingt ans consacrés à la Muse, que de souffrances endurées! Travailleurs rompus aux fatigues, esprits toujours prêts, ils auront donné leur repos et leur sang à cette tâche sans fin du journalisme, chaque jour ils auront versé leur goutte d'eau dans ce tonneau des Danaïdes! Condamnés, par la nécessité, au labeur improvisé, ils auront dépensé en menue monnaie leur part du trésor intellectuel. Tristes jusqu'à la mort, ils se seront vus contraints de mettre des paillettes à leur style, des rubans roses à leur plume pour se présenter devant leur souverain maître le public dans la mise la plus coquette de leur talent. Ils auront ressenti, à de certains moments, les souffrances de ces pauvres comédiennes dont l'unique enfant est mort le matin, et qui, le soir venu, sèchent leurs larmes, mettent du rouge sur leur pâleur, et viennent, le sourire aux lèvres et la poitrine brisée, faire rire deux mille spectateurs. Ah! ne croyez pas ces spirituels commis voyageurs et ces non moins spirituels vaudevillistes quand ils font passer sous vos yeux cette vie littéraire de convention, pleine de bruit, pleine d'éclat, d'actrices et de bols de punch. Tout littérateur sérieux travaille au moins dix heures par jour; et je ne compte pas cet autre travail qui consiste à se tenir au courant de tout ce qui se fait, de tout ce qui se publie, à savoir quel est l'esprit de ce matin, et à deviner quelle sera la mode de ce soir; et quand il sortira pour prendre l'air, pour se promener comme tout le monde, son cerveau galopera encore sur l'hippogriffe imaginaire, car la passion des lettres, si malheureuse qu'elle soit, est une maladie, une folie, si vous voulez, qui ne laisse ni repos ni trêve. Si vous me demandez après cela, naïf législateur qui vous apprêtez à courir le lièvre dans les champs de vos électeurs, pourquoi ces malheureux esprits aiment mieux rouler cet éternel rocher du vieux Sisyphe que de s'asseoir tranquillement dans un compteir ou dans les bureaux d'un ministère, je vous répondrai que c'est probablement parce qu'ils seraient des employés détestables et des commerçants impossibles. Ils ont endossé la tunique dévorante, ils ne l'arracheront qu'avec leur chair; ils ne peuvent être que ce qu'ils sont; je me trompe, il est une profession qu'ils pourraient facilement échanger contre la leur, ce serait celle de représentant du peuple. Pour les élus du suffrage universel, l'échange ne serait peut-être pas aussi facile.

Maintenant je reviens à nos moutons. A l'exception du *Siècle*, qui continue à publier deux romans par numéro, tous les journaux se résignent à modifier leur feuilleton. Le *Constitutionnel* a le premier ouvert la voie, il a pendu au clou la défroque de Mauléar, de Scorpione, d'Aminta de Taddéo et des autres personnages qui parlaient le patois macaronique du *grand monde* dans l'interminable roman de M. de Saint-Georges, ce poëte chorégraphe qui écrit si bien avec les jambes de la Carlotta. Le *Constitutionnel* a inauguré sa renaissance littéraire par la publication d'un proverbe de M. Barthet, l'ingénieux auteur du *Moineau de Lesbie*. Si nous n'étions pas saturés de proverbes depuis que tout le monde s'est mis à imiter Alfred de Musset, j'adresserais mes compliments à M. Barthet et à M. Véron qui nous promet, dans un programme à grand orchestre, toutes sortes de surprises, entre autres, l'histoire de l'Opéra par M. Nestor Roqueplan, et l'histoire du Théâtre-Français par M. Arsène Houssaye. *Arcades ambo*. J'espère bien que M. Charles Rabou, nouvellement nommé directeur de l'Odéon, nous donnera aussi prochainement une histoire détaillée des catacombes dramatiques d'outre-Seine. Le besoin s'en fait généralement sentir. Puis viendra l'histoire des Variétés, de la porte Saint-Martin et des Funambules, ce sera d'une gaieté folle. La *Presse*, en attendant qu'elle se donne pour rien à ses abonnés, ainsi que l'a annoncé M. de Girardin la veille du dernier renouvellement, publie les mémoires de M. de Lamartine, lequel a décidément mis toutes ses impressions morales, toutes ses souffrances intimes en coupes réglées. A l'heure présente M. de Lamartine fait la moisson de sa vie agitée, il rentre le grain de ses sublimes tristesses, il coupe le regain de ses poétiques infortunes. L'amant d'Elvire va décidément un peu bien loin dans ses *confidences*; si cela continue nous allons connaître tous les secrets de sa famille et tous les mystères qui dormaient ensevelis dans son cœur. J'ai de la peine à comprendre, je l'avoue, qu'un écrivain, si grand soit-il, fasse parader sur les tréteaux d'un feuilleton les amoureux fantômes de sa jeunesse. Nos souvenirs nous appartiennent-ils exclusivemeot quand des êtres qui n'avaient sans doute pas prévu, pour leur mémoire, une publicité posthume, sont de moitié dans ces souvenirs? J'admets le poëte idéalisant sa passion dans des strophes extatiques. Le manteau d'Elie enveloppe l'objet adoré en l'élevant dans le ciel. D'ailleurs, quelque transparent qu'il soit, le nuage poétique dérobe toujours la femme aimée aux regards du vulgaire. Au contraire, la prose la déshabille, tout l'idéal disparaît, l'ange fait place à la créature. Lorsque M. de Lamartine me dépeint Elvire, dans ses *Confidences* ou plutôt dans ses indiscrétions, avec *ses yeux couleur de mer claire ou de lapis veiné de brun et fermés par l'affaissement des paupières*, avec *son nez grec se nouant par une ligne presque sans inflexion à un front élevé et rétréci, avec ses lèvres minces légèrement déprimées aux deux coins de la bouche, avec un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes;* lorsqu'il me donne ce signalement de passe-port, il me fait perdre de vue l'Elvire vague et mystérieuse que j'ai entrevue sur les *bords du lac*, par un beau soir d'amoureuse contemplation. Pour moi, Elvire n'a jamais eu les lèvres minces ni déprimées aux coins de la bouche, cette Elvire-là, je la rencontre partout, dans les salons, dans la rue et dans les romans quadragénaires de M. de Balzac, c'est l'Elvire de tout le monde, de M. Eugène Sue et de M. Paul Féval. L'autre, l'Elvire de la muse, je ne la connais que pour avoir entendu sa voix quand elle chantait aux plus beaux jours de M. de Lamartine :

Aimons donc, aimons donc, de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons,
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule et nous passons.

Et cependant croyez-moi, poëte, c'est cette Elvire qui est la vraie; c'est cette Elvire qui, heureusement pour votre gloire, vivra immortelle dans la mémoire des hommes.

Les autres journaux se sont embarqués sur tous les océans et ils filent en ce moment je ne sais combien de nœuds à la culonne. Ce que nous avions prévu se réalise, les romanciers, forcés par l'amendement Riancey d'interrompre le récit palpitant des amours de Colombine et d'Arlequin, amours sans cesse contrariées par le despote Cassandre, se sont tous donné le mot pour fréter des coques de noix et aller à la découverte des pays les plus invraisemblables, ils se sont faits voyageurs; en ce moment les uns sont en Chine, là-bas, là-bas, derrière la grande muraille, occupés à raconter les aventures de Yang-Po, de Chung-Kang et de Hong-Tché, des noms qui s'éternuent. Les autres parcourent le Kamtschatka et se livrent à des chasses fabuleuses. Nous verrons bientôt très-probablement des Christophe Colomb se lancer à la recherche de continents inconnus et enrichir la science géographique d'une sixième partie du monde, sans avoir pris la peine de quitter Paris.

Cette avalanche de voyages au long cours autour de la chambre ne laisse pas de me causer quelques inquiétudes; des écrivains aussi versés que ceux-là dans la science des combinaisons dramatiques ne peuvent manquer de nous donner des descriptions d'un pittoresque rutilant. Ils trouveront plus commode et moins cher de refaire, avec leur imagination, la géographie, l'histoire et les mœurs d'un pays, que de perdre leur temps et leur argent à l'explorer. Là où il y a un ravin ils mettront une montagne, et une rade là où il existe un promontoire, ils placeront les Mogols à Ispahan et les Tartares en Arabie. Toutes ces descriptions contradictoires pourront jeter une certaine perturbation dans les esprits des abonnés, aussi les engageons-nous à n'ajouter qu'une foi tempérée au récit échevelé de nos Bougainville

sédentaires. Quand Méry transporte son lecteur dans les Florides ou dans les Indes, il crée des Florides à sa façon et des Indiens comme il n'en existe qu'aux Bains Chinois; il invente des végétations fantastiques et des animaux imaginaires; il fait un appendice à l'œuvre de Dieu. Mais Méry n'a pas besoin de prévenir le public, il est connu; il est connu pour un homme du plus fin esprit et un charmant conteur. D'autres placés dans une position plus avantageuse, je veux dire moins célèbres, pourraient profiter de leur obscurité pour faire avaler à l'abonné des couleuvres géographiques, politiques, historiques et descriptives contre lesquelles il n'est peut-être pas inutile de le mettre en garde.

Parlons aussi des annonces. La quatrième page des journaux, cette quatrième page qui fait vivre les trois autres, est envahie depuis plusieurs mois par les annonces des compagnies californiennes. Californie en haut, Californie en bas, Californie partout et toujours. La commandite, qui sommeillait depuis deux ans, recommence à battre de la grosse caisse et à souffler dans l'ophicléide. Il paraît que cette musique obtient le plus grand succès, puisque les entrepreneurs peuvent consacrer une centaine de mille francs par mois à leur orchestre. Le capital social des différentes entreprises californiennes varie de quatre à six millions. Pour permettre aux bourses les plus modiques de venir se retremper à la source aurifère (textuel), elles émettent des actions de cinquante francs, de dix francs et même de cinq francs; moyennant la bagatelle de *cinque* francs versés dans la caisse sociale, on est assuré de toucher quatre cents francs au moins aussitôt que la *Belle Amélie*, la *Jeune Adele* ou la *Fidèle Pamela* aura rapporté de San-Francisco des tonneaux de poudre d'or. Le lest habituel de ces navires au retour n'est autre chose que des pepites. Le croirait-on? des individus non moins intrigants que millionnaires, alléchés par cette brillante perspective, ont voulu échanger des sommes énormes contre ces coupons d'actions que se disputent toutes les classes de la société, depuis l'*opulent capitaliste* jusqu'au *simple* prolétaire (*voir* les prospectus), mais les directeurs de ces compagnies se sont opposés de toutes leurs forces à cet acte d'égoïsme et de voracité; ils veulent que chacun ait sa place au banquet californien. Le but que poursuivent les compagnies est essentiellement social; elles visent à l'extinction de la misère, ce monstre des temps modernes, ce sphinx terrible qui a dévoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont interrogé. Aujourd'hui le mot de l'énigme politique est trouvé, Dieu merci! Œdipe est gérant d'une société en commandite, et il reçoit les versements des actionnaires depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Il n'est pas absolument nécessaire d'affranchir.

Si quelques personnes charitables et animées des mêmes intentions sont tentées de fonder de nouvelles sociétés philanthropiques à côté de celles qui existent déjà, comme la *Mine d'or*, le *Monde d'or*, la *Ruche d'or*, la *Clef d'or*, la *Toison d'or*, l'*Age d'or*, la *Région d'or*, la *Gerbe d'or*, la *Terre d'or*, le *Pays d'or*, la *Rivière d'or* et le *Fleuve d'or*, nous sommes tout disposé à leur indiquer de quelle façon elles doivent procéder. La première condition est l'établissement d'un conseil de surveillance sérieux, un conseil dans lequel on fait figurer un baron, un comte, un marquis, un duc, si cela se trouve, et surtout un général retraité. A défaut de général, on peut à la rigueur se contenter d'un simple colonel, pourvu que cet officier supérieur ait appartenu à la grande armée. La ligne de la commandite a toujours attaché à son hameçon un vieux de la vieille pour amorcer les goujons des campagnes. L'ancien pair de France, comme président du conseil, sert à prendre les brochets de la bourgeoisie. Si en outre le gérant a le bonheur de posséder un nom en i ou en o dont la terminaison corse laisse soupçonner qu'il pourrait être cousin éloigné du grand homme, l'affaire est enlevée; les pièces de cent sous tombent dru comme la grêle dans la caisse sociale, et la mission philanthropique est en bonne voie d'accomplissement.

On parle aussi d'une société d'un autre genre qui s'occuperait en ce moment d'organiser, avec l'autorisation de l'autorité, une petite loterie de huit millions basée sur l'exploitation de l'inépuisable Eldorado. La loterie en question serait accessible aux bourses les plus démocratiques : un franc le billet. Il y aurait, assure-t-on, un gros lot de cinq cent mille francs. La loi ne permettant pas que les lots soient payés en argent, on les payerait en lingots. Pour une légère mise de fonds de vingt sous le gagnant se verrait possesseur d'une pepite d'un demi-million, un petit rocher de métal jaune. Le gouvernement, en encourageant cette loterie, veut-il répondre, une fois pour toutes, à ses adversaires qui l'accusent de ne rien faire en faveur des classes pauvres? Sur les huit millions qui composeraient le capital de la loterie, quatre millions seraient exclusivement réservés à transporter *gratis* en Californie quiconque se sentirait disposé à aller prendre le frais sous les ombrages absents du Joaquin et du Sacramento. Ce serait une sorte de train de plaisir maritime, avec cette différence qu'il ne ramènerait pas. En conduisant les nécessiteux, les pauvres et les mendiants, tous les *fruits secs* de notre état social à la source du Pactole, il faudra que ces gaillards-là fassent preuve d'une bien mauvaise volonté, pour ne pas être, au bout d'un certain temps, millionnaires... ou morts. Dans la première hypothèse on aura éteint le paupérisme, dans la seconde on aura éteint les pauvres. Quoi qu'il arrive, le résultat sera le même. Qu'on dise après cela que la philanthropie n'a pas quelquefois des idées!

Comment tout cela finira-il? De toutes ces compagnies qui expédient des machines, des hommes et des femmes et qui reçoivent l'argent des actionnaires, y en a-t-il une qui ait déjà donné des dividendes? Plusieurs existent depuis quinze mois; en quinze mois la poudre d'or a eu le temps d'arriver; est-elle venue? où sont les pepites annoncées dans les réclames? où sont les rochers d'or? où sont seulement les quatre cents francs promis à la fin de l'année à chaque individu porteur d'une action de cent sous? — Vous êtes bien curieux, me répondront sans doute les compagnies. A la bonne heure, mais je trouve que les actionnaires sont décidément par trop..... actionnaires.

EDMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

M. de Talleyrand, exilé volontaire de Paris, mandait à son ami Montrond : « Ecrivez-moi ce qui se passe et surtout ce qui aura lieu demain; peu de détails mais force *noms propres*, je saurai bien deviner le reste. » Ah! malheureux chroniqueurs de l'heure présente, vous avez perdu cette ressource, les noms propres! Le scandale est devenu la propriété de ceux qui le font; il ne doit pas tomber dans le domaine de tous. Et à ce sujet, un sage nous disait hier : « Comprenez bien ceci, s'il vous plaît : la vie privée ou même publique de tout homme public est une citadelle murée par la loi; c'est l'arche sainte à laquelle on ne saurait toucher sans se brûler les doigts, et que ses tuteurs ont entourée d'un grand luxe de fortifications pour intimider les audacieux : la saisie, le procès, l'amende, la prison et le reste. Ainsi toute vérité n'est plus bonne à dire, au contraire. Gardez-vous d'*imprimer* tous les bruits qui courent; l'impression est l'écueil, comme dit le moraliste; le lieu-commun le plus innocent devient criminel, ou du moins on l'incrimine, dès qu'il est moulé en têtes de clous et distribué à tout venant. — Cependant, interrompis-je, comment faire? on a parlé et on parle encore d'un banquet.... — Vous y voilà; faites bien attention à ce que vous allez dire. — D'un banquet militaire ou prétorien. — Ménagez vos termes, je vous prie. — Présidé par un auguste personnage dont les intentions sont droites et la conscience sans tache. — A la bonne heure! — Il n'en est pas moins vrai qu'on y avait préparé l'enthousiasme en bouteilles. — Ah! je n'aime pas cette expression. — A telles enseignes qu'au dessert la plupart des convives, tirant leurs grands sabres.... — voulez-vous bien vous taire! — se sont mis à crier : *Vive l'empereur!* et *Aux Tuileries!* voilà ma plus grande nouvelle. — Ajoutez donc que la démonstration a été blâmée par le chef de l'Etat! — Parbleu! Mais d'où vient que cette goguette factieuse a été amnistiée par les autorités compétentes, et qu'en face de ce petit échantillon de guerre civile ni M. le ministre de l'intérieur, ni M. le préfet de police, ni même la commission des Vingt-Cinq n'ont donné signe de vie? Aussi bien tout ceci ne nous regarde pas, c'est de la haute politique. »

Grande ou petite, cette politique n'échappe aux banquets que pour tomber dans les voyages. On est parti pour Lyon, et l'on se propose de revenir par Strasbourg. Les dévouements officiels courent dans ce moment à toute vapeur, l'éloquence de chef-lieu commence déjà à semer ses fleurs sur la route. Ce ne sont que prises d'armes, revues, galas, feux d'artifice, allocutions, bénédictions, la reprise au complet d'un répertoire connu. On dit que la *Société du 10 décembre* (voir sa définition dans les faits-Paris de cette semaine) a dépêché ses basses les plus ronflantes pour donner du montant au concert et soutenir la voix des ténors du gouvernement. On s'attend à voir figurer dans les chœurs d'ensemble quelques-uns des représentants auxquels la prorogation a fait des loisirs; ce sont des vielles organisées depuis longtemps pour donner l'aubade au pouvoir du jour.

Les banquets finissent et les banquets recommencent, la chronique d'août en a la bouche pleine. Si les temps du veau froid et du vin socialiste sont passés, on va vous rendre ceux de la truffe et du champagne conservateur. M. le baron James de Rothschild a réuni dans un grand dîner au Jardin-d'Hiver une élite de consommateurs où l'on a bu à la conciliation de *tous les partis de l'ordre* (textuel), ce qui est un peu la mer à boire. Hélas! on a décoré ou affublé notre pauvre temps d'un si grand nombre d'ordres, qu'il devient impossible de s'y reconnaître. Ces galas à toutes sauces ne sont que l'enseigne des coalitions et le plus souvent l'indice de leur déroute.

C'est en sortant de ce *pique-nique* de banquiers que M. le ministre de l'intérieur a reçu la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Par suite d'un quiproque de chancellerie, le brevet avait été expédié à M. Odilon Barrot. — Bareche ou Barrot, on pouvait s'y tromper; l'ancien ministre de M. Louis Bonaparte soupçonnant l'erreur, s'est contenté de renvoyer le brevet avec cette annotation en marge : « J'ai refusé mieux que cela. »

Une autre pierre est tombée dans le jardin du nouveau dignitaire, et il l'a reçue de la main d'un ami journaliste, très-laborieux, d'une grande fécondité de plume et d'autant plus obscur. Le ministre énumérait complaisamment les avantages de la loi qui astreint les rédacteurs à signer leurs articles. « Enfin, disait-il, nous connaîtrons tous ces brouillons de la presse. » On lui répondit : « Pourquoi cette indignation contre l'anonyme? oubliez-vous, monsieur, que vous lui devez votre fortune? Sans l'anonyme je serais à votre place, et assurément vous ne pourriez pas remplir la mienne. » On cite encore le mot superbe, digne de Chamfort, d'un poëte renommé qu'une autre autorité traitait de haut en bas : « Vous oubliez, monsieur, qu'il est plus facile d'être au-dessus de moi qu'à côté. »

Vanitas et omnia vanitas; voilà le président Soulouque devenu l'empereur Faustin à la grâce de Dieu, qui se revêt d'ornements royaux; le sceptre, l'épée, le doigt de justice, il va poser pour ses sujets dans l'appareil d'un roi de pique, la boule de Charlemagne à la main. Ces emblèmes de la toute-puissance sortent de la fabrique d'un orfévre parisien, il y en a pour six cent mille francs. Quant aux ornements destinés à son illustre compagne, ils ont été bâtis sur le patron de la robe à queue et du manteau semé d'abeilles que l'impératrice Joséphine portait au sacre. L'empire est à la mode en Souloupie, ce glorieux régime y fait fureur pour la forme; on dirait la cour du grand homme passée à la suie, jusque là que pour se conformer aux prescriptions du formulaire, le monarque noir a commandé un deuil de cour. Désormais les événements le trouveront habillé de pied en cap, et il est en mesure de déplorer convenablement la mort de ses alliés.

Le fait-Paris est toujours triste, il a du noir dans l'âme; avec lui les morts vont vite, mais c'est le même mort qui passe et trépasse tous les matins, porté en terre par les fournisseurs de l'entre-filet. L'assassin lui-même a heureusement ou malheureusement perdu son affreuse originalité, il imite, il contrefait, c'est un plagiaire. On dirait le même malfaiteur qui fonctionne à perpétuité par les moyens connus. Voici cependant deux affaires mystérieuses dont la *Gazette des Tribunaux* a gardé le secret; à défaut de la presse, qui à son exemple n'en dit mot, le monde, et surtout le beau monde, s'en préoccupe. Ici la justice fait ouvrir, au Père-Lachaise, dans le caveau d'une puissante famille, la tombe d'une jeune femme, morte subitement l'hiver dernier, et M. Orfila est mandé pour une autopsie dont les résultats rappellent, à ce qu'il paraît, les suites des catastrophes Castaing et Lafarge. Ailleurs une épouse de la veille a disparu, et l'époux, qui en est à ses troisièmes noces, s'éclipse ensuite de son côté, laissant le champ libre aux faiseurs de conjectures, qui retont à son usage le conte de Barbe-Bleue. Comme circonstance atténuante d'un bruit aussi outrageant, on signale aux impatients l'exemple de ce législateur soupçonné du même délit et qui finit par retrouver aux eaux d'Allemagne sa victime présumée. « Je n'aurais jamais cru, disait-il avec bonhomie, que je le *serais* aux eaux. »

M. Teste est sorti de la Conciergerie après trois ans de détention. L'ex-ministre, qui est sans fortune, avait demandé une diminution de la peine pécuniaire qui lui fut infligée, mais l'expiation devra s'accomplir jusqu'au bout, le libéré reste créancier du trésor pour une somme considérable. Ne dites pas que la justice viole la justice par cette délivrance anticipée, elle fait preuve d'humanité et on le constate à sa gloire. Seulement il est fâcheux peut-être que l'exception s'applique à un magistrat. Par un singulier hasard, la cellule occupée par le prisonnier se trouvait précisément située sous le siége qu'il occupa comme président de chambre à la Cour de cassation. C'est le cas de remémorer une circonstance de cette nomination accueillie avec répugnance par les plus honorables membres de la Cour. « Mais c'est un homme véreux que vous nous donnez là, disaient-ils au garde des sceaux. — Eh bien, vous le purifierez. »

Voici, en manière de consolation et de contraste, l'Académie et ses prix. Il en est un peu de la vertu couronnée par les quarante ainsi que du criminel ci-dessus mentionné, c'est toujours la même vertu en exercice et que l'on récompense annuellement; les belles âmes se rencontrent comme les beaux esprits, si bien que ces actions touchantes mais uniformes, imposent à l'orateur toutes sortes de qualités; l'éloquence et ses grands traits, l'inspiration et ses variétés, l'art et ses finesses; raconter les prix de vertu en pleine Académie, c'est presque aussi difficile que de les gagner.

M. de Salvandy s'était donc chargé d'une tâche difficile où il a montré infiniment d'esprit et de bon goût : « Ces belles actions, a-t-il dit, n'ont aucun des accessoires éclatants qui sollicitent particulièrement l'attention publique. Elles intéressent seulement par elles-mêmes, car elles ont bien réellement toute la simplicité de la vertu. » Pourtant l'Académie a distingué dans cette élite admirable un homme encore plus digne d'admiration, c'est Napoléon Humez, un simple ouvrier, honnête et laborieux, qui depuis trente ans fait profession de sauver la vie de ses semblables. « Quiconque court un danger est un frère pour lui : il n'a pas de spécialité. Le feu ou l'eau, la terre, la mer, les fleuves, les inondations, les tourbières, tout lui est bon pour dévouer sa vie. » C'est le Curtius du Pas-de-Calais, et comme il est sorti heureusement de tous les gouffres où il se précipitait, ses compatriotes l'ont surnommé l'Homme providentiel. Vous aurez lu ailleurs et vous retiendrez certainement les noms de tous ces lauréats de l'abnégation. On sait aussi que les autres prix décernés par l'Académie sont acquis à des travaux estimables. Cette fois encore les juges ont couronné le mérite des femmes. Cinq dames dignes de tous les respects se sont partagé les récompenses accordées aux œuvres de morale, et puis les talents mâles ont eu leur part; l'histoire, la philosophie, la tragédie, la comédie, l'Académie n'a oublié personne. Cependant un prix obstinément conservé depuis quinze ans à la même personne, contre la volonté du testateur, fait toujours un gros scandale; quel que soit le rare mérite de M. Augustin Thierry, cet Homère mendiant de la grande chronique est un bel esprit trop bien renté pour qu'on lui continue cette grosse dotation. Le testament Gobert ne stipule aucune concession à perpétuité; et comment l'historien qui a si bien démontré l'injustice des fiefs a-t-il laissé rétablir en sa faveur le seul qui existe encore? Faut-il dire enfin que ce travail si magnifiquement récompensé n'est pas terminé, et qu'il est au moins douteux que les largesses de l'Académie en hâtent la confection.

Aimez-vous la Californie? on en met partout; des industriels vous la fourrent dans la poche sous forme de prospectus, elle bourre de ses séductions la quatrième page des journaux, on en dîne à la Bourse et on en soupe au théâtre. Si les *Variétés* vivent encore, c'est en *californiquant*. On vous y mène en deux heures à dos de décorations. La toile du fond chemine avec la vitesse d'un train de plaisir, et vous traversez, les bras croisés et les yeux écarquillés, la rivière aux arbres noirs, la contrée de la désolation, les montagnes de l'ouragan, les sources qui brûlent et les autres chemins de misere qui vous conduisent à la vallée de l'or, personnifiée dans San Francisco, cette capitale en haillons du plus riche pays du monde. Le spectacle est assez pompeux, mais l'affiche ment, elle vous promet une pièce qui n'est perdue en route. Quand on tient les montagnes Rocheuses on peut d'ailleurs se passer de l'*alchimiste* de M. Chairville, qui n'a pas inventé la poudre d'or. Pourquoi aussi ce luxe de fem-

mes sauvages, en déshabillé californien? l'exhibition est assez riche en effets pour qu'on supprime cet effet de jambes.

Aux Champs-Elysées, on accepte cette décoration un peu leste, elle y est à sa place. Les robes de sylphides sont faites pour les écuyères. Dans cet essaim, on distingue madame Newsome, énergique Anglaise, la femme-centaure et l'agilité en maillot rose. Il y a encore mademoiselle Caroline Loyo, dont le nom dit tout : c'est celui d'une dynastie glorieuse qui a occupé tous les *cirques* du monde. Et puis voilà madame Lejara qui a fait sa rentrée; madame Lejara, née Cuzent, ce n'est pas seulement la voltige, c'est encore la danse aérienne. On croirait voir Fanny Essler à cheval. Les courses de madame Lejars sont des ballets; sa voltige, c'est de la chorégraphie. Une fois en l'air, c'est une autre Taglioni dansant la mazurka au galop. Quoi! l'on possède tant de déesses et l'on s'intitule Cirque olympique, c'est olympien qu'il faudrait dire.

N'oubliez pas le Théâtre-Historique et les *Frères Corses*, pièce pleine de merveilleux, sinon merveilleuse. Ces frères inséparables ont passé leur enfance soudés l'un à l'autre, à l'instar des jumeaux siamois; mais, plus heureux que ces pauvres petits monstres, un coup de bistouri les a délivrés de cette association gênante. Le lien corporel brisé, l'affinité morale subsiste encore. C'est le même cœur qui bat dans une poitrine différente. Ils ont deux cœurs pour un seul amour, et n'en sont que plus unis. Fabien, du reste, n'a pas hésité à sacrifier son bonheur au bonheur de son frère Louis. Cependant ces frères comme on n'en voit guère et ces jumeaux comme on n'en verra plus, les voilà séparés à tout jamais. Louis fait son droit à Paris pour devenir avocat, Fabien vivra et mourra Corse. Arrivons au fantastique. Dans le *Phlégon*, on lit une histoire orientale, transportée à Rome du temps d'Adrien : c'est la promesse que se font deux amis de se revoir après leur mort. Les frères corses la réalisent à moitié. Louis, tué en duel à Paris, vient voir Fabien et lui demander vengeance dans son manoir des Maquis. Cette visite étrange est justifiée par une tradition de la famille. Un de leurs ancêtres, assassiné à l'étranger, sortit du tombeau et vint jadis, dans l'appareil d'un spectre, faire part de sa fin tragique à son frère le montagnard de Sarsène. Songez d'ailleurs à l'ombre d'Hamlet le père, au spectre de Banko et au fantôme de Belns; ces apparitions surnaturelles furent moins surprenantes que celles des *Frères Corses*. Non-seulement Louis est sorti du tombeau, mais encore il ressuscite à nos yeux toutes les circonstances de la rencontre où il succomba et il en procure à son frère une seconde représentation. Les sorcelleries du magnétisme sont dépassées.

Entre autres bizarreries intéressantes, ce drame intervertit l'ordre des événements; il montre l'effet avant la cause, et le présent plus ancien que le passé. Ainsi Louis a succombé au premier acte, et vous le retrouvez au second acte courant à cette fin tragique dont vous connaissez les détails. La mésaventure qui l'y conduit n'a rien de merveilleux, une intrigue de bal masqué, un souper de lorettes, une femme, honnête comme toutes celles qu'on aime, à protéger contre les insultes d'un spadassin, voilà l'histoire en raccourci, et une deuxième exhibition du duel en peinture ne sert guère qu'à la rendre plus vulgaire encore. Le dénoûment, c'est la vendetta de Fabien; il est venu de Sartène à Paris en quatre jours, et il rencontre là l'assassin légal au moment où il se dirigeait vers la frontière dans la berline de l'émigration. L'essieu crie et se rompt à l'endroit même où le meurtre fut commis. Ce duel numéro 3 est orné de circonstances aggravantes et d'autant plus pathétiques. C'est une passe d'armes qui s'accomplit dans tout l'appareil académique. Les passes sont hardies et les dégagés se font avec une furie très-correcte; les repos et les reprises ont été fort bien ménagés pour l'intérêt du spectateur. Le brave Corse met toutes sortes de raffinements dans sa vendetta, il agite la mort sur la tête de son adversaire, il la lui montre par tous les éclairs de son épée, il lui brise son fer entre les mains, et puis, brisant sa propre lame afin d'égaliser les armes, il fait de ce tronçon un stylet pour poignarder son ennemi. Le drame est vif, il est bien joué; on lui a fait un succès bruyant.

On commence à parler beaucoup de la censure, dont l'activité fait merveille; il faut bien rattraper le temps perdu. Le répertoire entier du Théâtre-Français sera revisé; on a retrouvé l'encre rouge qui, dans le bon temps, servit à bâtonner Molière. Il s'agit de corriger le latin de la comtesse d'Escarbagnas, de biffer *Tarte à la crème* et de réhabiliter Tartuffe : Tartuffe est représentant et ne veut pas qu'on le joue. Nous dénonçons formellement le vers fameux du Misanthrope :

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

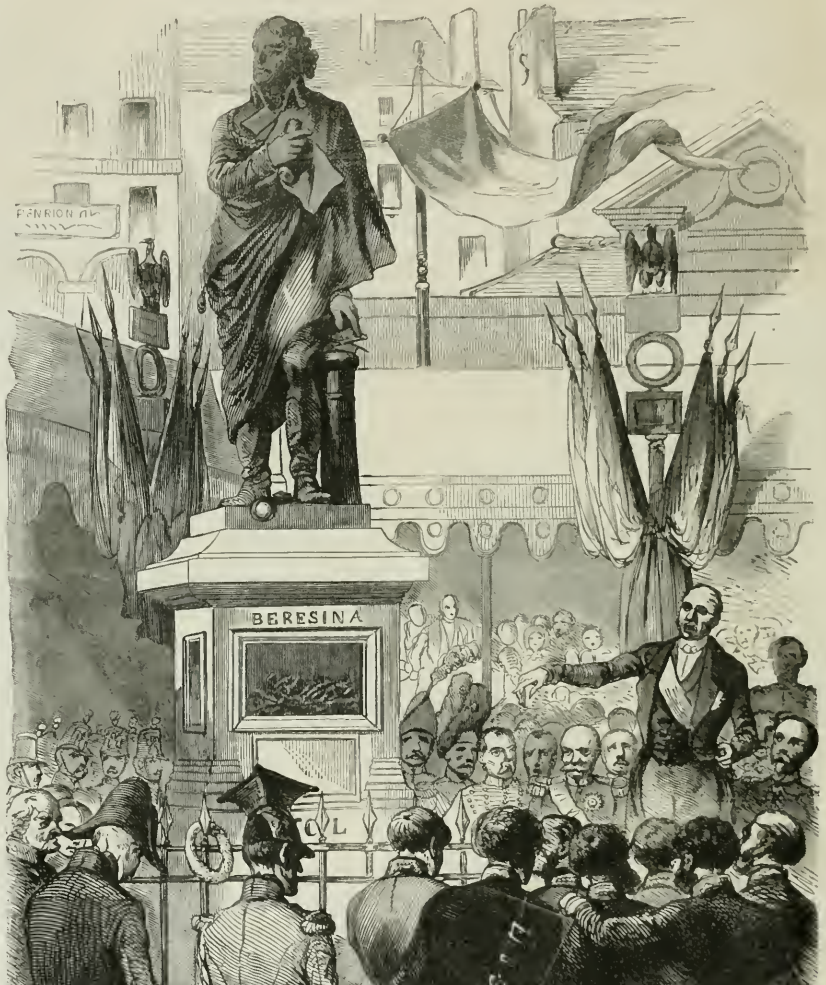
L'allusion est flagrante, *au cabinet!* Ainsi, de *barbe de capucin*, une autre barbe, s'il vous plaît! On n'épargnera pas davantage le monologue de Figaro, si impertinent à l'endroit des censeurs. Du reste, toutes les prohibitions doivent être sévèrement pratiquées; et désormais, pourvu qu'on ne parle ni des ministres, ni des burgraves, ni de la Bourse, ni de la Banque, ni de l'épée, ni de la robe, ni de la garde nationale, ni des sergents de ville, ni du fisc, ni du timbre, ni de la Société du dix Décembre, ni de la croix d'honneur, ni du Mac-Adam, ni des cinquante corporations qui gouvernent le pays, on pourra tout dire.... sous l'inspection de sept ou huit censeurs. Sous le dernier gouvernement, la censure avait défendu de mettre en scène les maires et adjoints, et n'accordait les gardes-champêtres qu'à contre cœur; la nôtre a débuté par protéger les tambours-majors. Depuis hier, on ne peut plus dire en scène : « Bête comme un tambour-major, » et encore moins : « Bête comme un censeur. » C'est une grande privation. Vous réclamiez une loi qui protégeât la presse honnête, et le fisc la salit en attendant mieux; vous vouliez sauver les mœurs au théâtre, et vous ne sauverez rien du tout, pas même la réputation d'esprit d'un tambour-major. Vous aurez beau faire, vous n'arracherez pas la langue au dragon, et vous semez, comme Cadmus, les dents qui vont vous dévorer.

Cependant l'inauguration sonne partout ses fanfares, dresse les mâts de cocagne et prépare les feux d'artifice. On parle de médailles à frapper en commémoration de grandes choses faites ou qui se feront : les piédestaux ne suffisent plus aux statues. Auguste disait qu'il laisserait après lui une Rome de marbre; nos contemporains lègueront à leurs fils une France en plâtre. Quand les montagnes en travail accouchent d'une infinité de souris politiques, militaires et industrielles, on est heureux du moins de pouvoir encore çà et là saluer une image glorieuse, et honorer la mémoire d'un homme de bien.

Jeudi dernier, la statue du célèbre chirurgien Larrey a été inaugurée dans la cour principale du Val-de-Grâce.

La statue est en bronze, avec quatre bas-reliefs appliqués aux quatre faces du piédestal, exécuté d'après les dessins et sous la direction de M. Achille Leclerc. La statue est due au ciseau de M. David (d'Angers), ainsi que les bas-reliefs qui représentent quatre épisodes des batailles où Larrey se fit remarquer principalement par son zèle et son courage : les Pyramides, Austerlitz, Somo-Sierra et la Bérésina. Distingué de bonne heure par Napoléon, il suivit le géant dans toutes ses conquêtes. La vie entière de Larrey ne fut qu'un long dévouement à la science et à l'humanité; aussi les mêmes honneurs et presque les mêmes regrets qui avaient accompagné ses funérailles se sont retrouvés autour de sa statue. Indépendamment des autorités, on voyait dans l'enceinte, des membres de l'Assemblée nationale, des députations de l'Institut et de l'Académie de médecine, ainsi que de nombreux représentants de l'armée; tout ce qui reste des vieux soldats de l'Empire, revêtus de leurs uniformes de grande tenue, et ornés de ventres, hélas! qui ne faisaient pas partie de l'uniforme, étaient venus payer un dernier tribut à une mémoire qui leur est chère.

PHILIPPE BESONI.



Inauguration de la statue de Larrey au Val-de-Grâce, le 8 août 1850.

Institut impérial de Nowa-Alexandryi (Pulawy) en Pologne.

Pulawy, ancien domaine des Czartoryski.

Sur les bords de la Vistule, à douze lieues environ de Lublin, s'élève, dans un des plus beaux sites de la Pologne, un magnifique château réédifié, il y a près de cent vingt ans, sur les ruines de celui que Charles XII avait incendié. Ce château s'appelait, car il a changé de nom, Pulawy. Depuis 1730 il appartenait à la famille Czartoryski, laquelle avait consacré des sommes considérables à sa construction et à ses embellissements. Une des princesses de cette famille, Isabelle Fleming Czartoryska, pria un jour Delille de venir lui rendre visite, et de lui faire une inscription pour son temple de la Sibylle. Le chantre des *Jardins* revint en France si émerveillé de Pulawy, qu'il le célébra en prose et en vers. « J'ai cru, dit-il, que je trouverais dans ce pays des Sarmates habillés en peau d'ours, le bâton en main et menant la vie errante des nomades : j'ai trouvé Athènes sur les bords de la Vistule.

« Pulawy, a dit M. Léonard Chodzko dans sa *Pologne pittoresque*, était planté d'arbres d'une hauteur prodigieuse; on en remarquait quelques-uns d'une circonférence de trente-six pieds. Ses jardins, d'un dessin admirable, échappaient à la monotonie par des statues, des grottes et diverses inscriptions.

» Un bassin d'où jaillissaient mille gerbes d'eau limpide occupait le milieu d'une vaste cour, qui servait d'entrée au château; en face, la vue allait se perdre dans une allée de deux lieues de longueur; à main droite, un vestibule supporté par des colonnes, servant d'entrée au jardin, et portant l'inscription suivante :

Ducite sollicitæ hic jucunda oblivia vitæ.

» ...Après avoir parcouru une allée d'une grande étendue, on arrivait au temple de la *Sibylle*, bâti sur le modèle de la Sibylle de Tivoli; tout, jusqu'aux débris de l'ancienne Sibylle Tiburtine, se retrouvait à Pulawy. La princesse Czartoryska avait voulu que la copie fut scrupuleusement exacte. Il était construit sur une haute élévation, son dôme était soutenu par des colonnes d'ordre corinthien. Au-dessus du portique on lisait cette inscription : *Le passé à l'avenir.* »

A partir de 1795, le tem-

Visite de l'Empereur de Russie à l'institut de Nowa-Alexandryi.

Pavillon gothique dans les jardins.

ple de la *Sibylle* à Pulawy devint un musée national. La famille Czartoryski y recueillit les trophées les plus glorieux, les curiosités les plus précieuses de la Pologne. On y venait en pèlerinage contempler pieusement les drapeaux enlevés aux ennemis de la patrie, les bâtons des grands maréchaux des diètes, ceux des grands généraux, les glaives, les écussons des évêques, les débris des tombeaux des rois, les ossements de Bodeslas le Grand, le sabre de Wladislas le Bref, les cendres de Copernic, la tête de Zolkiewski, le bras droit de Czarniecki, etc., etc. Un piédestal en granit, sur lequel reposait une boîte en ébène, montée en or, portait l'inscription suivante, écrite en lettres de diamants : *Souvenirs de la Pologne, recueillis par Isabelle Czartoryska*. 1800.

Malgré son étendue, le temple de la Sibylle ne put pas contenir tous les trésors qu'avait amassés le patriotisme de la famille Czartoryski. En 1809, la princesse Isabelle fit construire dans son parc un autre monument destiné à servir d'appendice et de complément à ce musée national; mais la *Maison-Gothique*, ainsi s'appela cet édifice dont la façade portait l'inscription suivante : *Isabelle Czartoryska*, MDCCC IX, s'enrichit aussi d'un nombre considérable d'antiquités étrangères. Sa façade surtout était ornée de pierres et de curiosités recueillies dans toutes les parties du globe.

La bibliothèque de Pulawy n'était pas moins riche que ses musées : elle contenait plus de 60,000 volumes.

Après les tristes événements de 1831, la famille Czartoryski, condamnée à venir chercher un asile sur la terre étrangère, se vit confisquer cette magnifique résidence où elle laissait tant et de si précieux souvenirs publics et privés. Pendant quelques années Pulawy, abandonné par ses anciens propriétaires, eut à subir de cruels outrages; mais l'empereur Nicolas l'avait trop bien admiré, quand il le visita, pour pouvoir l'oublier. Un jour, en 1829, il se promenait sur la Vistule avec son adjudant, feu le général Benkendorf, dans un bateau orné des plus belles plantes et des plus beaux arbres des serres du château. Assis à l'ombre d'un oranger, il contemplait avec ravissement le délicieux paysage qu'offre le fleuve en face de Pulawy. « Regardez donc, général, lui dit-il, quel charmant site! » Aussi quand, en 1840, il transforma en institut national le pensionnat de jeunes filles polonaises qui existait depuis 1824 à Varsovie, il eut l'heureuse idée d'en transporter le siége à Pulawy; et comme il plaça cet institut sous la tutelle immédiate de l'impératrice, il lui donna le nom de Nowa-Alexandryi.

Pulawy ou plutôt Nowa-Alexandryi est donc aujourd'hui une maison d'éducation, un des plus beaux établissements de ce genre qui existent en Europe. 225,000 roubles argent ont été dépensés sous la direction d'un habile architecte, M. Gorecki, pour approprier à leur nouvelle destination les bâtiments existants, où l'on trouve actuellement, à la place des salons de réception et des logements de leurs anciens possesseurs, des dortoirs, des salles d'étude, des salles de bains, un réfectoire, une boulangerie, un lavoir, un séchoir, deux belles chapelles pour les deux cultes, en un mot tout ce qui peut être nécessaire, commode et agréable à une semblable institution.

Nowa-Alexandryi compte plus de 200 élèves, dont 100 payant pension et 100 boursières. Son budget annuel se monte à 78,000 roubles argent, 60,000 roubles payés par le budget, et 18,000 roubles payés par les pensionnaires. Le nombre des bourses a été fixé à cent, mais la famille impériale a fondé à ses frais vingt-cinq bourses supplémentaires, et la ville de Varsovie en entretient douze sur ses propres fonds.

S. M. l'impératrice porte, ainsi que l'empereur, un vif intérêt à cet établissement, dont elle a daigné accepter le patronage, et qui est destiné à rendre d'immenses services à la Pologne. Elle a fait placer dans ses appartements particuliers un tableau offert à l'empereur par le lieutenant-colonel Szyrkof et représentant la Sibylle de Pulawy. Ce tableau remarquable a été exécuté d'après les croquis de M. Vernier, l'auteur des dessins qui *illustrent* cet article.

Histoire de l'aérostation.

Suivie des moyens de construire et de manœuvrer des navires aériens.

PAR MONTGÉRY,

capitaine de vaisseau, membre du comité consultatif de la marine, etc.

(Ouvrage inédit. — *Suite.* Voir le N° précédent.)

Nous avons vu avec quelle rapidité les expériences aérostatiques se multiplièrent à la faveur de l'engouement que leur nouveauté avait produit. Les relations du temps témoignent de la vive curiosité qu'éveillaient ces premiers essais de navigation aérienne et des encouragements qu'ils reçurent. Pilâtre du Rosier fut gratifié par le roi d'une pension de deux mille livres, et le prince de Condé, en témoignage de son admiration pour l'intrépide aéronaute, voulut qu'on appelât du nom de Pilâtre la plaine où celui-ci mit pied à terre après son ascension du 20 juin 1784. L'année suivante, Blanchard, qui venait de franchir le détroit entre Douvres et Calais en compagnie du médecin américain Jeffries, se vit décerner dans cette dernière ville les honneurs les plus grands. Une fête magnifique fut célébrée à l'occasion de cet événement, Blanchard reçut dans une boîte d'or des lettres de citoyen de Calais. Le Corps de la ville, désireux de perpétuer le souvenir d'une expérience aussi hardie, écrivit au ministère pour demander la permission d'acheter le ballon, qui devait être déposé dans l'église principale. Il résolut en outre d'ériger un monument en marbre à l'endroit même où les deux voyageurs étaient descendus. Quelques jours après Blanchard fut mandé devant le roi, qui lui fit don d'une somme de douze mille livres et lui accorda une pension viagère de douze cents livres.

Les imaginations, séduites par les premières tentatives, voyaient dans les résultats déjà obtenus les germes d'un art nouveau; elles souriaient à ces informes essais qui semblaient mettre l'espace dans la main de l'homme. Il est naturel de penser que l'idée de diriger les ballons a dû se présenter à l'esprit des premiers aéronautes au début même de l'aérostation. C'était peu en effet de s'élever dans les airs; il fallait encore asservir cet autre océan par de puissants moyens de navigation. Blanchard est le premier, du moins dans la pratique, qui se soit occupé de la direction des aérostats. Dans son ascension du 22 mars 1784, la machine dont il fit usage était pourvue de deux ailes et d'un gouvernail; mais une lettre de cet aéronaute à M. Faujas de Saint-Fond ne laisse aucun doute sur l'insuffisance de cet appareil. Ce même mécanisme, employé quelque temps après par M. de Morveau, par l'Italien Lunardi et les deux frères Robert, ne paraît avoir donné dans ces diverses applications aucun résultat sensible, ainsi que nous l'avons précédemment constaté. Blanchard annonça et essaya avec beaucoup de bruit plusieurs autres inventions insignifiantes qui se proposaient le même objet et en obtint aussi peu de succès. Bientôt après il lit imprimer la description d'un char volant, conception oiseuse qui fut vivement critiquée par un anonyme que l'on suppose être David Bourgeois, lequel opposa à l'idée de Blanchard une autre machine volante, sa propre invention. Ces différents projets ne brillaient pas sous le rapport de la mécanique; ils renfermaient le plus souvent des idées contraires aux plus simples notions de la physique, et ils ne méritent pas un examen sérieux. Malgré les échecs répétés qu'ils ont éprouvés, nous les voyons se reproduire depuis avec quelques modifications peu importantes qui ne changent rien à leur économie. Le baron Schott, Antoine de Lassalle, et, plus près de nous, M. Pauly, ont proposé sans succès des inventions basées sur les mêmes principes. Un nommé Degen et plusieurs aéronautes de profession, occupés du même objet, se sont montrés encore moins habiles. Enfin, en 1821, la Société royale de Londres proposa un prix considérable pour la direction des aérostats; mais aucune machine ou même aucun mémoire dignes de fixer l'attention n'a été présenté à ce concours.

Cependant Montgéry, qui, depuis 1815, s'occupait de recueillir les éléments de l'histoire de l'aérostation, écrivit, le 12 septembre 1821, un mémoire sur les moyens de diriger les aérostats. Ce travail, qu'il a joint à son histoire, nous paraît le traité le plus complet et le mieux étudié sur la matière. L'auteur y laisse percer une foi vive dans l'avenir de l'aérostation. « Les principes d'après lesquels on pourra naviguer dans les airs, dit-il, quoique assez simples, me semblent offrir de grandes difficultés d'exécution qu'on ne saurait surmonter entièrement qu'à l'aide de la pratique. C'est de la sorte que les vaisseaux à voiles sont parvenus à leur état actuel; c'est de la sorte que les bâtiments à vapeur commencent à rendre d'importants services.... Les hommes d'aujourd'hui, plus avancés dans les arts, peuvent aspirer à tous les genres de progrès. Il se peut que la navigation aérienne, la plus difficile de toutes et la dernière entreprise, mette le moins de temps à se perfectionner, mais il n'est pas probable cependant que ce soit sans aucune pratique. Elle aura seulement l'avantage d'être l'objet d'une pratique plus éclairée et par conséquent plus féconde. »

L'évêque Wilkins, qui a traité de la navigation aérienne dans plusieurs de ses ouvrages (1), affirme gravement qu'on peut voguer dans les airs à l'aide, 1° des anges et des démons; 2° des oiseaux, 3° des ailes qu'on s'attache au corps; 4° d'un char volant. On sait aujourd'hui quel pauvre auxiliaire la navigation aérienne tirerait de ces quatre agents de locomotion, indiqués par Wilkins. Montgéry, plus exact que l'évêque anglais, réduit à trois les moyens généraux; « le premier, dit-il, très-difficile, mais non pas impossible, est l'imitation du vol des oiseaux; le second consiste dans l'usage de voiles, comme à bord des vaisseaux ordinaires : idée déraisonnable; et le troisième, de pourvoir les aérostats de machines motrices. » De ces trois moyens, Montgéry n'hésite pas à adopter le dernier, comme le seul praticable avec avantage. Un premier fait frappe l'auteur; c'est que les machines propres à diriger les aérostats doivent avoir une grande analogie avec les ailes et la queue d'un oiseau, dont le vol et la structure renferment les seuls vrais principes qui doivent conduire à l'art de la navigation aérienne. Il développe ensuite une longue série d'observations qu'il a faites sur les oiseaux de mer en particulier. Nous nous attacherons avec soin à cette partie du travail, parce qu'elle nous semble d'une grande utilité pour la solution du problème de la direction des aérostats, si elle était convenablement étudiée.

« Lorsqu'un oiseau de mer posé sur la surface des flots, dit Montgéry, ou sur celle d'un corps solide, veut prendre son vol, il élève ses ailes au-dessus de lui le plus possible, puis il les abaisse avec force et s'aide à la fois de ses pattes pour se donner un élan. Il a plus de peine à quitter l'eau qu'un corps solide, quoique ses pattes palmées soient très-bien conformées pour sortir d'un fluide et pour y trouver un point d'appui. Les oiseaux dont les pattes ne sont pas garnies de membranes font généralement de vaines tentatives pour quitter l'eau, lorsqu'ils sont accidentellement posés à sa surface.

» Le premier instant d'ascension d'un oiseau est assez lent, quelque effort qu'il fasse; voici le genre de ses mouvements : Ses ailes, en descendant, sont entièrement déployées jusqu'à la rencontre d'un plan horizontal qui passerait par le milieu de son corps. Là, il les ferme à la manière d'un éventail; il les couche contre lui-même, les élève en les présentant par le coupant, les abaisse de nouveau, et ainsi de suite.

» Durant cette manœuvre, si les ailes d'un oiseau étaient planes, horizontales et inflexibles, elles tendraient seulement à lui procurer un mouvement vertical; mais il n'en est pas ainsi. Tout oiseau, d'ailleurs, a l'habitude d'élever la pointe de ses ailes plus que le reste en commençant à voler. De sorte qu'il acquiert un mouvement en avant, outre celui d'ascension. Une autre circonstance tend à produire le même effet. La partie osseuse des ailes se rapproche ordinairement du corps de l'oiseau avant les grandes plumes, et, lorsque ces dernières s'en rapprochent à leur tour, elles pressent une certaine quantité d'air qu'elles chassent en arrière.

» L'oiseau a cependant plusieurs moyens de s'élever sans faire aucun chemin en avant. Il peut prolonger le battement de ses ailes tenant leurs pointes très-basses et très-écartées de son corps. Il peut aussi abaisser et étendre le plumage de sa queue, ou, enfin, opérer ces deux manœuvres simultanément. Les battements d'ailes supérieurs et inférieurs, pour se balancer, n'ont pas besoin de décrire des arcs égaux, car un battement d'ailes procure une réaction d'autant plus grande, qu'il met moins de temps à parcourir le même espace. Nous supposons que la surface des ailes soit la même. Mais, dans le cas contraire, les résistances sont à peu près entre elles comme le carré des surfaces. Ainsi, voilà encore un autre moyen qu'un oiseau a d'établir ou de troubler l'équilibre entre des battements d'ailes opposés l'un à l'autre, qui parcourent des espaces égaux avec des vitesses différentes, ou avec des vitesses égales. »

L'auteur analyse ensuite différentes évolutions qui modifient la manœuvre des ailes et de la queue de l'oiseau, et donnent au corps des attitudes diverses; dans tous ces cas les mouvements sont occasionnés uniquement par l'action combinée des ailes et de la queue. Une observation très-importante, c'est qu'en apportant une grande attention on peut distinguer que l'oiseau augmente un peu le volume de son être lorsqu'il monte, et le diminue lorsqu'il descend. Tous les oiseaux en général, lorsqu'ils veulent descendre aplomb d'une quantité soit grande, soit petite, suppriment l'effet de leurs ailes et diminuent, ainsi que nous venons de le dire, le volume de leur corps. Mais s'ils veulent descendre obliquement, ils élèvent la pointe de leurs ailes et celle de leur queue. Ils les laissent immobiles dans cet état, s'ils veulent descendre vite et faire peu de chemin en avant. Dans le cas contraire, ils agitent leurs ailes avec plus ou moins de force. Dans toutes ces évolutions, d'ailleurs, la queue, par son inclinaison, sert à diriger leur marche pour les grandes inclinaisons ou les inclinaisons rapides, l'aile du côté opposé à la nouvelle direction presse le mouvement qui porte en avant, tandis que l'autre aile reste immobile et pendante, ou cherche à produire un mouvement rétrograde. Quelquefois encore cette dernière se couche contre l'oiseau, mais alors il tourne et tombe à la fois vers ce côté.

La queue d'un oiseau n'a pas pour unique fonction, comme on le suppose communément, de servir de gouvernail. Il est quelques manœuvres où elle sert à le soulever et à le faire reculer. Outre les mouvements verticaux et horizontaux qui produisent des réactions analogues, elle a encore des mouvements intermédiaires produisant des réactions également intermédiaires.

Les différentes opérations que nous venons d'analyser sont supposées s'accomplir dans un état atmosphérique parfaitement calme. Dans les tempêtes, les manœuvres se trouvent modifiées par les résistances.

» Je n'ai jamais vu aucun oiseau, dit Montgéry, s'élever et s'avancer à la fois contre un vent très-violent. La plupart même sont forcés de rétrograder. Mais lorsqu'ils sont parvenus à une certaine hauteur, ils gagnent de l'avant par cette manœuvre-ci : ils inclinent un peu leur tête et l'axe de leur corps vers l'horizon; ils battent des ailes avec force, la pointe haute, et après chaque battement ils serrent bien leurs ailes contre eux-mêmes. Lorsqu'ils ont acquis dans le sens vertical une vitesse plus grande que celle du vent, il leur suffit pour continuer à s'avancer, d'étendre les ailes et de les maintenir, ainsi que leur corps, dans une situation inclinée à l'horizon. Au surplus, il n'est question ici que d'une tempête ordinaire. Quand elle est très-violente, il est rare de voir les oiseaux aller directement contre le vent, même en descendant. Ils décrivent des lignes courbes à droite et à gauche. La seule ligne droite qu'ils peuvent suivre, c'est en fuyant vent arrière ou à peu près. Aussitôt qu'ils présentent l'axe de leur corps perpendiculairement à la direction des courants, ils font beaucoup de chemin en travers et très-peu devant eux. Enfin, s'ils cessent un instant d'agiter leurs ailes avec rapidité, ils ne font plus que dériver avec une vitesse proportionnelle à celle du vent et à la lenteur de leur vol. »

Nous ne saurions clore cette série d'observations sans rapporter ici quelques traits qui, liés plus particulièrement en apparence aux mœurs des oiseaux, ont cependant quelque connexité avec l'objet dont nous nous occupons à cause des déductions qu'on en peut tirer. Ils offrent d'ailleurs un intérêt de curiosité qui nous fera pardonner l'extension que nous avons donnée à l'analyse de ce chapitre.

Les navires, pendant les tempêtes modérées, ont fréquemment des oiseaux auprès d'eux. C'est en général du côté du vent qu'ils paraissent et du côté opposé qu'ils disparaissent. Plusieurs causes contribuent à les attirer, la plus déterminante est sans doute l'espoir de saisir quelque proie. Ce voisinage a lieu principalement lorsque la tempête force de mettre à la cape, c'est-à-dire de serrer presque toutes les voiles, ou lorsque l'on présente la proue au vent afin de faire le moins de chemin possible. Si on laisse le bâtiment courir vent arrière, on n'est pas longtemps accompagné par les mêmes oiseaux et l'on en voit peu autour de soi.

Un navire offre une masse assez étendue; les oiseaux, en passant sous le vent de ce navire ou entre sa mâture, y trouvent plus de calme qu'ailleurs. Ils aiment à se reposer dans la hauche ou creux formé par l'abaissement du sommet des vagues sous le sillon du bâtiment; mais ils reprennent leur vol dès que le navire s'est un peu éloigné, et ils ne parviennent à le joindre qu'en traçant de longues courbes; si la force du vent est considérable, ils ne réussissent pas toujours. Une circonstance cependant favorise leur retour. Un

(1) *World in the moon*, chap. 14. — *Mercury or the Secret and Swift messenger*, chap. 4. — *Mathematical Magick*, liv. VI, chap. 6

navire à la cape dérive parfois plus qu'il n'avance. Les oiseaux, quand ils sont posés sur la mer, dérivent beaucoup moins. Ils se soutiennent contre le vent à l'aide de leurs pattes. En sorte qu'après s'être posés un temps quelconque sur les eaux qu'un bâtiment vient de parcourir, ils se trouvent plus rapprochés que ce bâtiment de la source du vent. Malgré cet avantage, ce n'est, comme nous l'avons dit, que pendant les tempêtes modérées qu'on est accompagné par les oiseaux. Montgéry n'a remarqué aucune exception à cette observation. Dans les ouragans furieux, les oiseaux de mer, s'ils sont très-éloignés de la terre et de tout rocher, attendent, selon toute probabilité, sur la surface des flots, que le vent perde de sa violence. Quant aux autres oiseaux, les ouragans les emportent souvent au delà des côtes, et s'ils aperçoivent un navire, ils cherchent à le joindre sans être empêchés par la vue de l'équipage. Quelques petits oiseaux ne peuvent pas même s'élever en fuyant avec l'orage. Ils sont entraînés, par le courant de l'atmosphère, à peu de distance au-dessus de la surface des eaux.

Nous avons essayé de faire connaître les principales manœuvres du vol des oiseaux. Est-il au-dessus de l'habileté des hommes de s'enlever dans les airs au moyen d'ailes mécaniques, et de former des automates qui parcourent les airs comme les oiseaux? Les mécaniciens paraissent avoir renoncé depuis longtemps à l'espoir d'élever et de diriger dans l'atmosphère des corps plus lourds que lui. Toute leur ambition est bornée aujourd'hui à fabriquer des aérostats dirigeables à volonté. Les différents systèmes essayés jusqu'à ce jour, et rendus publics, sont loin de résoudre ce problème. Ils reproduisent toutes les mêmes erreurs qui ont fait avorter tant de projets déjà présentés. Il est bors de doute que la machine qui parviendra à reproduire le plus complétement dans son jeu l'organisation et le vol des oiseaux, sera la plus parfaite et la plus applicable à l'aérostation. Mais il est difficile, en supposant même que cela soit possible, de copier exactement avec des machines l'organisation si délicate, si compliquée des êtres animés. Ce serait une illusion bien grande que de prétendre à cette perfection. Cependant il ne paraît pas déraisonnable d'attendre des progrès actuels de la mécanique une machine pourvue de quelques mouvements, qui, sans être susceptibles de la même variété que ceux des animaux, auraient plus d'énergie dans un nombre même très-limité de directions. Il s'agit moins, comme on le voit, de former un automate pareil à un oiseau par sa constitution que de lancer dans l'espace un corps pourvu de quelque solidité. C'est à cette condition seulement que l'aérostation proprement dite existera. Quant à la prétention de quelques aéronautes de manœuvrer et de diriger dans l'air un corps sans densité et sans résistance, c'est une de ces inventions sur lesquelles l'empirisme peut faire prendre le change un moment, mais qui doivent infailliblement être ruinées par l'expérience. Un aéronaute très-distingué, et qui a rendu à l'art de l'aérostation des services éminents, Dupuis-Delcourt, a compris depuis longtemps cette vérité. On peut se rappeler qu'il fut un des constructeurs de l'immense ballon de cuivre qui a été pendant quelque temps exposé à la curiosité publique. Malheureusement le poids excessif de cette puissante machine la rendait impropre à la navigation aérienne avec l'emploi des procédés aujourd'hui en usage. Mais il n'en demeure pas moins prouvé par l'expérience de ce très-habile praticien, que l'on ne saurait, sans faire preuve d'ignorance ou d'aveuglement, persister à vouloir diriger des corps non solides.

Nous avons parlé dans notre dernier numéro d'une découverte qui doit égaler le nom de Gavarni à celui des Newton, des Laplace et de tous les hommes illustres qui ont *rari quelque secret à la nature*. Quelques personnes ont paru croire que cette découverte se rattachait exclusivement à la direction des aérostats; c'est une erreur, et nous reconnaissons que l'ambiguïté de notre rédaction a pu y donner lieu. Nous devons ajouter, en restant dans les bornes étroites que nous impose une confidence reçue, qu'il s'agit de la révélation d'une loi nouvelle, plus extraordinaire que la loi de la gravitation et de laquelle découleraient des applications faites pour confondre l'imagination la plus hardie. Selon ce que nous annonce son auteur, nous avons l'espoir de voir très-prochainement ce travail, qui a coûté trois ans du plus rude labeur, mis en lumière par une de ces démonstrations qui défient la réfutation et le doute.

Cette circonstance devrait peut-être nous dispenser d'entrer dans l'examen du système de navigation aérienne proposé par Montgéry. Mais nous ne saurions oublier que ce système, conçu à une époque déjà fort ancienne, fait partie de l'histoire de l'aérostation dont nous avons entrepris l'analyse, et que nous ne saurions l'omettre sans laisser une lacune regrettable. Nous reviendrons en conséquence, dans un prochain et dernier article, sur cette partie très-intéressante de l'ouvrage de Montgéry, et nous compléterons notre travail par un exposé des principes de météorologie, appliqués à la direction des aérostats. Nous sommes certain que dans tout état de chose, l'art de l'aérostation est appelé à retirer une utilité réelle des ingénieux procédés et des savantes observations que Montgéry a recueillis dans son Histoire.

(*La fin au prochain numéro.*)

Le pardon d'Auray (*Morbihan*).

21 juillet.

Vers 1624 vivait, au petit hameau de *Keranna*, un chrétien fervent nommé Nicolasik. Tout en conduisant son attelage de bœufs le long des friches, le vieux laboureur répétait ses prières à sainte Anne, sa bonne maîtresse, et les paroles sacrées aidaient le soc à ouvrir le sillon.

Les champs du Bocenne se couvraient d'épis aussi pressés que les vagues de la *petite mer* (*Mor-Bihan*). Si le nuage chargé de grêle s'arrêtait au-dessus, la cloche de Pluneret retentissait aussitôt, et cette voix de l'*airain baptisé* forçait la nuée à continuer sa route; si les jeteurs de sort voulaient étendre la main vers les sillons pour empêcher le grain de germer, une force invisible brisait leurs bras; si les sorciers venaient avec le cerdeau magique pour enlever les gerbes et les faire passer invisiblement dans leurs granges, le cordeau n'emportait que l'*herbe d'ivresse* (ivraie). Aussi beaucoup de gens répétaient-ils dans le pays que le Bocenno était un morceau de terre du Paradis terrestre où Dieu avait oublié d'envoyer sa malédiction.

Mais Nicolasik connaissait la vérité! Il savait que dix siècles auparavant, une chapelle dédiée à madame sainte Anne s'élevait dans cet endroit, et que le Bocenno était resté sous la protection de la mère de Marie.

Le ciel ne tarda pas d'ailleurs à lui envoyer des signes!

Quand il revenait par les soirs d'hiver le long des landes, une lumière semblable à celle du cierge pascal marchait devant lui, tenue par une main invisible; la rafale de mer avait beau gémir dans les landes, ébranchier les chênes et s'engouffrer sous les maisons des kourigans (1), la flamme du flambeau mystérieux restait immobile et répandait au loin un parfum d'encens! Une autre fois, comme il arrivait au soleil couchant près de la fontaine, il avait aperçu, au-dessus des eaux, une femme aérienne dont le front se couronnait d'une auréole, et une voix intérieure avait averti Nicolasik que c'était sa divine maîtresse!

Effrayé, il voulut consulter son curé, et lui raconta tout en confession; mais dom Sylvestre Rodüez était un homme vain de sa science et qui croyait le Sinaï accessible aux seuls docteurs. Il réprima sévèrement le laboureur.

— Les saints ne se montrent point à des ignorants comme toi, dit-il.

Et Nicolasik était reparti triste et humilié.

Cependant, arrivé au Bocenno, voilà qu'il eut une nouvelle vision! Au milieu des ténèbres dont il était enveloppé, des chants confus retentissaient au loin, une rumeur immense sembla s'élever, grandir, approcher; on eût dit une marée montante; puis tout à coup une lueur s'épanouit, éclaira la campagne, et alors un spectacle miraculeux frappa le regard du Breton.

A droite, à gauche, en avant et en arrière s'avançait une multitude innombrable; la terre tremblait sous les flots de cette mer vivante : ils étaient vêtus de tous les costumes de la terre et accouraient des quatre aires du vent vers Keranna pour adorer la sainte patronne. Nicolasik stupéfait regardait sans comprendre, quand madame sainte Anne elle-même lui apparut de nouveau sur son nuage.

— Ne crains rien, lui dit-elle, et écoute-moi : Dieu veut que je sois honorée sur cette terre du Bocenno. Il y a aujourd'hui neuf cent vingt-quatre ans et huit jours que la chapelle qu'on y avait élevée sous mon invocation a été ruinée; je viens t'ordonner de la rebâtir; cherche mon image, et tu l'y replaceras pour le salut des chrétiens.

L'apparition disparut; mais elle avait laissé au cœur de Nicolasik une foi invincible. Il court assembler ses voisins. Une étoile marche devant lui, aperçue de tous les fidèles, invisible aux impies seulement. Elle conduit la foule jusqu'au Bocenno, et là s'éteint dans la terre. On creuse à l'endroit où elle a disparu : miracle! l'image de sainte Anne se montre subitement sous la pioche, resplendissante de lumière!

« C'est ainsi, dit la légende, que fut retrouvée la statue miraculeuse de madame sainte Anne d'Auray, dans le champ de Bocenno, à Keranna, en la paroisse de Pluneret, le 24 juillet 1625. »

Nicolasik lui bâtit d'abord une chapelle de chaume. Les aubépines et les genêts en fleurs lui servaient seuls d'ornement; mais sa renommée s'étendait déjà dans toute la Bretagne. De Dol à Saint-Pol de Léon, les affligés ou les malades accouraient prier la sainte, et tous s'en allaient guéris ou consolés. Les murs de la cabane de feuillage se cachaient déjà sous les offrandes, qui prouvaient les miracles accomplis! Le moment était venu d'agrandir le merveilleux sanctuaire. Nicolasik reçut de nouveau un avertissement divin.

Il lui sembla qu'il voyait des anges descendre du ciel, portant des blocs d'azur qu'ils superposaient avec adresse, de manière à élever une église majestueuse. C'était le modèle divin de celle que Dieu demandait pour sainte Anne à la piété des chrétiens.

Sa forme et tous ses détails restèrent imprimés dans la mémoire de Nicolasik, comme l'empreinte de la gravure sur le vélin. Il alla annoncer partout l'ordre venu du ciel, sollicitant le riche et le pauvre à l'accomplir.

La Bretagne entière, soulevée à la voix du pauvre laboureur de Keranna, se leva donc pour réaliser son œuvre idéale. Les compagnies de *picoteurs*, ou compagnons tailleurs de pierres, arrivaient de toutes parts; les routes étaient couvertes de chariots apportant en offrande le bois, le fer et le granit. Les plus pauvres veuves mettaient à part quelques deniers pour le saint édifice.

Enfin il sortit de terre, il s'éleva, il grandit comme un arbre immense; il poussa toutes ses branches, toutes ses feuilles de pierre, et le plus jeune compagnon plaça lui-même au sommet la croix qui devait l'annoncer de loin aux pèlerins.

L'inauguration se fit avec une pompe merveilleuse. Tous les gentilshommes de la province étaient venus, les châtelains, vêtus de velours et avec l'épée à poignée d'or; les nobles-laboureurs, habillés de toile et portant l'épée à poignée de fer. Leurs filles suivaient en robes blanches et semant les routes de fleurs effeuillées. Le roi Louis XIII et sa mère avaient envoyé les sénéchaux, les échevins, les conseillers au présidial; le duc de Monthazon, qui portait une relique de sainte Anne dans une châsse de cristal cerclée d'or, et des capitaines de la garde royale avec l'étendard aux armes de France et d'Autriche. Les paysans suivaient, conduits par Nicolasik et par la bannière de leur patronne.

Ce fut la première fête en l'honneur de sainte Anne d'Auray. Les indulgences distribuées aux fidèles à son occasion lui firent donner, comme aux autres fêtes patronales de la Bretagne, le nom de *pardon*.

Ce *pardon* se célèbre tous les ans, à la chapelle sainte et près de la fontaine miraculeuse, le 24 juillet, jour anniversaire de la découverte faite par Nicolasik.

C'est le plus fameux pèlerinage de toute la Bretagne. Il attire vers les landes de Ploëren des milliers de voyageurs du pays de Tréguier, du Léonnais, de la Cournouaille et surtout du Morbihan. Chaque évêché, chaque paroisse se reconnaît au costume; on en compte parfois plusieurs centaines.

Cette foule de pèlerins arrive par tous les chemins, les uns portant au chapeau un épi de blé cueilli le long du sillon; les autres une branche d'ajonc en fleurs ou de bruyère rose, tout couverts de poussière, haletants, mais le visage illuminé de joie; car ils viennent là pour remercier d'un bienfait ou obtenir l'accomplissement d'une espérance. Ce long toit dont ils voient les ardoises scintiller, cette tour carrée, cette lanterne à vitraux, c'est pour eux la Mecque armoricaine. Quiconque a visité une fois dans sa vie cette enceinte sacrée, en rapporte des indulgences qui lui profiteront jusqu'aux tombeau. Agenouillé aux pieds de la sainte, il va lui confier ces secrets désirs, qui n'ont point souvent de nom dans les langues humaines! Que de confessions étranges! Combien de souhaits impossibles à réaliser! Quelles prières folles ou coupables! Mais la patronne sait distinguer et choisir; à chacun elle accorde selon le mérite de ce qu'il a demandé.

Cependant tous se relèvent raffermis, car tous croient et se confient; la prudence humaine ne leur donnerait qu'une chance, la foi naïve leur donne l'espoir!

Beaucoup de pèlerins arrivent la veille, ou même l'avant-veille du pardon. Il faut alors camper sous les arbres, dans les landes, aux bords des marais. Chacun s'y établit selon sa richesse ou son industrie. Des feux s'allument, des groupes se forment. A voir ces costumes d'un autre temps, ces longs cheveux, ces chapelets roulés dans des mains calleuses, ces *bâtons à têtes* (*penbaz*), seules armes autrefois permises aux manants, ces rudes visages éclairés par la flamme; on dirait un bivouac de paysans du moyen âge, chassés de leurs hameaux par les routiers, ou s'assemblant dans les lieux déserts pour quelque révolte contre les seigneurs.

Allez de groupe en groupe, et l'illusion deviendra plus complète. Là nul se s'entretient des préoccupations de nos jours. Ne craignez point qu'on parle élections, chemins de fer, révision de la Constitution. Tout au plus entendrez-vous remercier Dieu de la moisson qui dore la campagne, des fruits qui font plier les pommiers; mais le plus souvent la voix qui s'élève raconte un miracle ou rappelle une légende.

Ces légendes, redites et commentées, abrégent l'attente des pèlerins. Quelques-uns y joignent les distractions de la buvette, où coule à flots le maître cidre et le vin que l'on essaie en teignant la manche de chemise du buveur. La tache épaisse et bleue constate la vertu de la liqueur.

Le pardon débute par la vente des cierges et des chapelets indispensables aux pèlerins; puis vient la visite à la source miraculeuse où Nicolasik aperçut, pour la première fois, l'image de la sainte patronne; les eaux distribuées entre les fidèles doivent les guérir ou les préserver de tous maux.

Ce culte des fontaines est général en Bretagne; en les plaçant sous l'invocation des bienheureux, le christianisme n'a fait que déguiser des superstitions antiques et sanctifier des habitudes païennes.

Enfin l'heure de la cérémonie religieuse arrive! tous les pèlerins accourent alors pour assister à l'office, et rien ne peut donner idée de la grandeur de ce spectacle!

Une foule immense est dispersée à genoux devant l'église; tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, sont là, le front nu, dans un recueillement pieux; tandis qu'au haut d'une tribune extérieure à laquelle on arrive par deux escaliers, les prêtres célèbrent le service divin! Tel est le silence de cette innombrable multitude que les paroles saintes retentissent seules dans l'espace : là où l'éloignement ne leur permet point d'arriver, le son de la clochette des enfants de chœur fait connaître toutes les phases de l'office, et pendant quelques instants ces milliers d'hommes, tout à l'heure livrés à leurs intérêts individuels, n'ont qu'une sensation et qu'une volonté!

Après le service religieux commence la grande procession autour de l'église; c'est la partie la plus pittoresque et comme la mise en scène du pardon. Là viennent tous ceux que l'intervention de sainte Anne a sauvés de quelque péril. Ceux-ci traînent les débris du navire sur lesquels ils ont échappé au naufrage, ceux-là le linceul que l'on avait déjà préparé pour eux; des boiteux portent sur l'épaule les béquilles qui leur sont devenues inutiles; des incendiés, la corde ou l'échelle qui les a arrachés aux flammes.

Mais parmi ces pupilles de la sainte patronne on remarque surtout les matelots d'Arzon; ce sont les descendants de ceux que sainte Anne a préservés des canons de Ruyter; ils marchent avec la croix d'argent de leur paroisse et le modèle d'un vaisseau de soixante-quatorze pavoisé de tous ses pavillons; ils sont arrivés à la fête en répétant cette marseillaise religieuse connue sous le nom de *Chant des Arzonnais*.

« Sainte Anne bénie, ce sont vos vertus, c'est votre puissance qui a éloigné de nous la mort et les périls.

» Nous accourons à votre maison sainte pour vous remercier, car vous nous avez préservés dans les combats.

» Une troupe d'Arzonnais était partie pour l'armée, ils étaient environ quarante au commandement du roi.

(1) Les *kourignns* sont des nains qui, selon la tradition bretonne, habitent sous les pierres druidiques appelées par les paysans armoricains *maisons des kourigans*. (*Voir les dernières Bretons.*)

Arrivée des pèlerins à Sainte-Anne d'Auray.

» Cinq cents chrétiens de leur paroisse sont venus ici pleins de foi implorer pour eux votre secours; c'était au jour de la Pentecôte.

» Voilà que nous voguons sur la Manche sous les ordres de notre capitaine, cherchant combat et vengeance contre les vaisseaux de Hollande.

» Nous rencontrons l'ennemi, dont les mâts avaient l'air d'une forêt marchant sur l'eau; une gueule de fer s'ouvrait à chaque sabord.

» Les boulets nous arrivaient aussi drus que la grêle de mars; oh! jamais, jamais nous n'avions été en tel danger.

» Si terrible était le tonnerre des deux côtés du vaisseau, que partout tombaient mâts, voiles et cordages.

» Mais voyez le miracle! aucun enfant d'Arzon ne fut atteint ni par le canon ni par l'arquebuse.

» Autour d'eux s'abattent les blessés et les morts; seuls ils sont préservés par ta protection.

» Un malheureux a la tête emportée d'un boulet; la moelle de son cerveau rejaillit sur les Arzonnais

» Sainte Anne bénie! du fond du cœur nous vous prions; conservez-nous en grâce maintenant et pour l'avenir. »

Rien ne peut rendre l'effet de ce chant en langue celti-

Campement des pèlerins.

Pèlerinage à Ste Anne d'Auray sortie de la Procession

La buvette.

que, répété à l'unisson par deux cents voix, sur un de ces vieux airs dont les notes mélancoliques semblent destinées à retentir sur les landes arides et sur les grèves sauvages. La foule elle-même semble émue; elle écoute et regarde. Les mères montrent aux enfants ces vaillants matelots au pantalon flottant, à la ceinture rouge, au chapeau goudronné; les jeunes gens se précipitent pour voir de plus près le modèle de vaisseau consacré à sainte Anne en mémoire du fameux combat soutenu par les ancêtres. Mais les Arzonnais passent, et de nouvelles troupes attirent bientôt les regards. Ce sont les pèlerins des campagnes qui arrivent à leur tour en répétant le cantique de Pluneret.

Ceux-ci n'ont à rappeler aucun souvenir glorieux; ils ne chantent que leur pieuse confiance, leur invincible espoir, et répètent en chœur :

« O sainte patronne! dès qu'un désastre menace le monde nous nous rappelons ton pouvoir et nous implorons ton appui, *la face tournée vers la tour de ton église.*

» Présente à Dieu! ô toi notre grand'mère! les supplications des gens de nos paroisses, quand, sur leurs deux genoux, ils prient Dieu, soir et matin, *en regardant la tour de ton église.*

» Et verse ta bénédiction sur les malheureux pêcheurs

La vente des cierges et des chapelets.

chaque fois qu'ils te rendent honneur en saluant de loin la tour de ton église (1). »

Outre ces grandes scènes de la cérémonie religieuse, l'accomplissement des vœux particuliers donne lieu à mille autres épisodes à l'extérieur; ce sont des pèlerins qui font à genoux le tour de l'église; au dedans des matelots qui apportent de petits navires en offrande, des mères qui déposent près de l'autel les bonnets pailletés de nourrissons voués à sainte Anne; des jeunes filles qui livrent leur chevelure en reconnaissance d'un souhait exaucé. L'église est tapissée de ces pieux trophées qui témoignent du pouvoir de la sainte.

Il y a quelques années, une troupe de matelots miraculeusement sauvés se présenta au pardon la tête voilée. Au moment du naufrage, les survivants avaient fait vœu de se rendre en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray le visage couvert et *sans se faire connaître à personne!* Les femmes, les filles, les mères étaient là attendant la fin de l'office! Enfin les voiles tombèrent, et vingt cris partirent en même temps! cris de joie et de douleur, car si les unes reconnaissaient ceux qu'elles avaient pleurés, les autres se savaient enfin veuves ou orphelines!

La fontaine miraculeuse.

La procession à genoux autour de l'église.

Ste Anne d'Auray.

LA GRAND'MESSE à la Ste Chapelle.

Offrande à sainte Anne après la guérison et le naufrage.

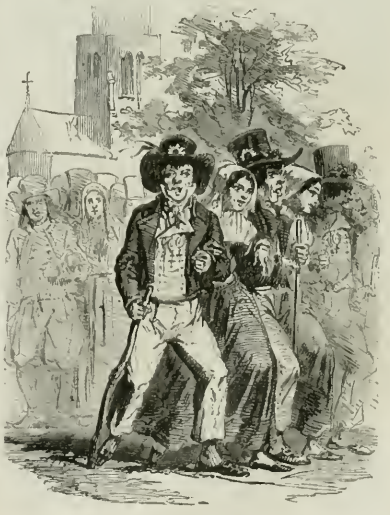
Le pardon achevé, les pèlerins s'en retournent par troupes joyeuses, emportant, avec les scapulaires, les médailles et les chapelets bénits qu'ils doivent distribuer à la famille, une intime confiance qui les aide à reprendre le travail, à supporter l'avenir! On peut déplorer les superstitions grossières de nos campagnes, condamner les pèlerinages qui enlèvent tant de bras à la moisson, Rabelais l'a fait depuis longtemps, et il y a peu de chose à ajouter aux excellentes raisons du sceptique curé; mais ni lui ni les philosophes modernes n'ont tenu compte de l'action morale des fêtes religieuses. Nos paysans bretons ne vont pas seulement y chercher un plaisir, mais des consolations. C'est comme une halte dans leur rude existence; ils viennent là pour ouvrir leurs cœurs, pour raconter leurs souffrances ou leurs vœux, et repartir après s'être refait un fonds d'espérance.

— Illusions! direz-vous.

— Peut-être. Mais qui donc ici bas est assez fort pour s'en passer, et que préférez-vous de l'erreur qui console ou de la réalité qui décourage?

Outre la célébrité que la petite ville d'Auray doit à sa patronne, elle en a acquis une tout historique pour la fameuse

(1) Le cantique a été imprimé en breton, ainsi que celui des Arzounais; nous en donnons une exacte traduction.



Départ des pèlerins après la fête.

bataille qui décida définitivement la question entre de Blois et Montfort, et livra le duché de Bretagne à ce dernier.

E. S.

Train de plaisir de Paris à Londres.

*A Monsieur Paulin, directeur de l'*Illustration.

Monsieur,

Les trains de plaisir sont, il faut bien le reconnaître, une merveilleuse invention. De Paris à Londres et de Londres à Paris pour vingt-cinq francs! Et encore nous ne sommes pas au bout de ce rabais fantastique. Les compagnies des chemins de fer du Nord et du Havre se font une vive concurrence qui tourne, en définitive, au profit des voyageurs et des curieux, et tous les murs de Paris sont couverts d'affiches rouges, bleues, jaunes, qui promettent aux excursionistes monts et merveilles. Le fameux dîner de Greenwich avec ses innombrables entrées de poissons qui produisaient un si bel effet dans les réclames des grands journaux est aujourd'hui complétement distancé. — Paris et Londres pour vingt-cinq francs!

Je n'ai pu, pour ma part, résister à la tentation, et, sans trop me fier pourtant à l'éloquence timbrée des affiches, j'ai voulu me rendre compte de ce bon marché qui me paraissait fabuleux. J'ai donc pris un billet pour le train de plaisir qui est parti lundi, 5 août, pour Londres par la voie du Havre.

A neuf heures, l'embarcadère du chemin de fer présentait le tableau le plus original, le plus diapré qui se pût voir. Tous les excursionistes étaient au rendez-vous. Il y avait là des familles entières, des artistes, des militaires, des boutiquiers, des ouvriers, des curés; bref, notre caravane était, en quelque sorte, l'arche de Noé de la société parisienne.

De Paris à Rouen, de Rouen au Havre, le trajet s'accomplit très-heureusement et assez vite. Au Havre, où le train arriva vers quatre heures, il fallut attendre jusqu'à dix heures notre embarquement sur l'*Express*, qui devait nous porter à Southampton.

Dans quel singulier pays vivons-nous! Figurez-vous, monsieur, que la police se crut obligée de faire comparaître devant elle chacun des paisibles voyageurs qui s'apprêtaient à s'embarquer sur l'*Express*, et de lui demander ses nom, prénoms, profession et adresse; formalité qui dura près d'une heure et demie, et à quoi bon? — Franchement, il serait temps d'en finir avec ces habitudes paperassières qui viennent à chaque instant, dans notre bienheureux pays, se mettre à la traverse de nos moindres mouvements et qui n'épargnent pas même ces voyages de plaisir, les plus innocents du monde! Nous espérons bien que ce luxe inutile et vexatoire de précautions administratives sera rayé du programme des prochaines excursions.

Voilà enfin tout le monde à bord de l'*Express*, 350 passagers environ. Nous saluons, en sortant du port, la vieille tour de François Ier et nous entrons en mer à toute vapeur. L'*Express* est un grand et beau bâtiment qui file aisément ses onze nœuds à l'heure. C'est, de plus, un navire presque historique; il a recueilli à son bord et transporté en Angleterre le roi Louis-Philippe, après la révolution de Février.

La traversée, qui dure près de onze heures, offrit peu d'intérêt; il faisait le plus beau temps du monde : mer calme, ciel étoilé; pas d'autre vent que celui de notre vitesse. Chances heureuses qui se rencontrent rarement dans les parages de la Manche. Le 6 au matin, après avoir passé devant les verdoyantes rives de l'île de Wight et en vue de Portsmouth, nous arrivions au quai de Southampton.

La police nous avait soigneusement comptés et enregistrés au départ de France; la douane fouilla nos malles et palpa nos poches à notre entrée en Angleterre : caractères infaillibles auxquels se reconnaissent les pays civilisés! Le douanier anglais qui nous visitait successivement à mesure que nous passions un à un sur la planche de débarquement exerça son office avec une parfaite urbanité de langage et avec une grande réserve de gestes : mais encore!... De pareils procédés sont-ils de notre temps? Un seul incident marqua la visite : le douanier faisait surtout la guerre aux bouteilles d'eau-de-vie; il n'en trouva qu'une — la seule, je puis le dire, qui se fût embarquée sur le train de plaisir — entre les mains d'un excursioniste qui, plutôt que de la lâcher on de payer ce droit, préféra l'achever en deçà de la frontière. L'agent du fisc fut très-attrapé, mais l'entêté fraudeur n'en fut que plus... *happy*, comme disent les Anglais.

Nos malles et nos personnes visitées, nous ne sommes pas encore admis à la libre pratique. Il faut payer un droit d'entrée de *six pence* (60 centimes) par personne. — *Six pence!* ce n'est pas ruineux. — Assurément; mais comptez-vous pour rien l'ennui d'une station de près d'une heure dans un étroit corridor, où chacun se heurte, pousse, étouffe! et souvenez-vous que nous sommes attelés à un *train de plaisir!*

Après un séjour de deux heures à Southampton, nous prenons le chemin de fer de Londres. Les voyageurs sont placés dans des wagons de seconde classe. Or, ces wagons ne sont meublés que de banquettes et de dossiers en bois. La comparaison est de tous points à l'avantage des nôtres. Qu'on ne nous vante donc plus, comme on le fait sans cesse, le *confortable* des Anglais.

Nous voici à Londres. La caravane se divise. Les uns prennent leur liberté et se dispersent dans les hôtels; les autres s'enrôlent sous une bannière commune, à l'ombre de laquelle ils doivent manger, boire (de la bière), dormir, et surtout courir pendant trois jours, moyennant 25 fr.

Pour qui connaît Londres, cette somme paraîtra fort modique; mais on doit ajouter schelling sur schelling pour les voitures, pour les visites de monuments, pour les moindres bagatelles, car, à Londres, tout se paye, et il faut ouvrir, à chaque instant, la bourse aussi grande que les yeux pour voir à la course les principaux quartiers de l'immense ville.

Je n'ai d'autre prétention dans ce court récit, pour lequel vous voulez bien, monsieur, m'ouvrir vos colonnes, que de prémunir beaucoup d'honnêtes gens contre les promesses et contre le silence des prospectus. On se figurerait volontiers qu'avec les 25 fr. du voyage et les 25 fr. de séjour à l'*entreprise*, on peut hardiment s'embarquer pour Londres. Erreur! on resterait en route ou à la porte de la plupart des monuments. Quel train de plaisir, si l'on allait s'exposer de confiance à jouer ce rôle de Ptisaire ou de Tantale! — J'insiste sur ce détail, parce que j'ai vu plusieurs excursionistes que les prospectus économiques avaient mis dans un cruel embarras.

Nous restâmes à Londres trois jours pleins : à la rigueur, en courant du matin au soir, on peut se figurer qu'on voit Londres; c'est une façon de voir qui donnera aux amateurs des trains de plaisir une place à part dans la catégorie des voyageurs; je les classerais volontiers, si je puis m'exprimer ainsi : à quelques millimètres au-dessus de ceux qui n'ont jamais voyagé que dans les livres, au coin de leur feu. — Mais ne soyons pas trop exigeant : par le fait, on est transporté à Londres et on en revient; Londres vous a vu, si vous n'avez pas vu Londres; vous avez fendu l'air à l'aller et au retour, au prix de 25 fr.!

Le vendredi 9 août, à six heures du matin, nous devions tous nous trouver à la gare du *south-western-railway*, pour revenir à Southampton et à bord de l'*Express*. Nous partîmes à l'heure dite, et, il faut rendre cette justice aux entrepreneurs des trains de plaisir, qu'ils sont toujours d'une exactitude inoptoyable quand il s'agit de s'en aller. — Vous commencez à voir et à comprendre. — Vite, l'heure est sonnée; partons. — C'est le *marche, marche!* du Juif errant.

A onze heures donc nous étions embarqués; l'*Express* se dirigea vers la sortie du port; mais, pendant que nous sillonnions les rues de Londres, la Manche s'était fâchée; elle avait convoqué les nuages, les vents, les hautes vagues de l'Atlantique; le temps était mauvais, la mer assez grosse, surtout pour des touristes qui, la plupart, n'avaient jusqu'alors navigué que sur la Seine aux bords fleuris. L'*Express* fut obligé de relâcher jusqu'à dix heures du soir, à l'abri de l'île de Wight : quelques passagers allèrent à terre; mais on était fatigué, beaucoup de bourses se trouvaient vides, on s'accommodait fort peu de ce supplément d'excursion, de dépense et de temps perdu.

Le navire reprit quelque animation au moment du départ. Le ciel cependant n'était pas trop rassurant. Chacun prenait ses dispositions pour la nuit, qui s'annonçait sous de noirs auspices. Un petit groupe d'intrépides s'installa sur l'avant et entonna la *Marseillaise* et autres chants plus ou moins patriotiques, y compris la *Carmagnole*. Les patriotes et les basses-tailles (celles-ci assez fausses en général, je ne dis rien des autres) abondaient dans la caravane. Les malheureux nous écorchaient les oreilles à chaque instant : en montant à bord, en débarquant, dans les chemins de fer, partout enfin, ils nous condamnaient à la *Marseillaise!*

Cette dernière fois nous fûmes vengés! A mesure que nous nous éloignions de l'île de Wight et que nous entrions en pleine mer, les choristes diminuaient sensiblement, les voix chevrotaient; bientôt, comme dans les *Templiers*, « les chants avaient cessé. » La mer, ennuyée sans doute de cette harmonie malsonnante qui troublait l'harmonie de ses vagues, envoya à tous nos patriotes ce mal tant de fois décrit et si triste à décrire, auquel les *chœurs* les plus solides ne résistent pas. Les deux tiers des passagers avaient le mal de mer. Le beau temps de la première traversée les avaient rendus trop confiants.

Quelle nuit, bon Dieu! surtout pour les pauvres femmes, qui, étendues sur le pont, rendaient l'âme! Quel train de plaisir!

Le soleil, se levant derrière un rideau de nuages gris et sales, vint éclairer un tableau que je renonce à peindre, et des visages qui rappelaient ceux des pestiférés de Jaffa. Il était temps que le Havre nous recueillît dans son port, après une traversée de près de douze heures!

Du Havre à Paris, sommeil presque général dans les wagons.

Voilà, monsieur, l'esquisse d'un train de plaisir. Je ne veux assurément pas décourager les futurs excursionistes. Londres vaut bien un peu de fatigue, et la fatigue passe si vite. Mais encore est-il juste de placer autant que possible la vérité en face des prospectus, et surtout, puisque c'est par l'extrême bon marché qu'on nous tente, de dire sincèrement ce qu'il en coûte pour faire le voyage d'outre-Manche. Je n'ai pas eu d'autre but.

Veuillez agréer, monsieur, etc.

C. L.

La Vie des Eaux.

Les bains de mer de Normandie. — Trouville, — Dieppe, — le Tréport et Eu.

V.

TROUVILLE.

Il y a peu d'années, quelques grandes dames, lasses de se meurtrir les pieds aux galets de Dieppe et d'y partager avec un profane vulgaire des plaisirs trop connus et stéréotypés en quelque sorte pour chaque saison, résolurent de faire une petite église et se mirent à chercher

. . . . . quelque endroit écarté,
Où de nager en paix on eût la liberté.

Le capitaine féminin de cette exploration côtière eut le bonheur ou l'adresse de découvrir Trouville, petit port du Calvados formé par l'embouchure de la Touque, à quelques lieues de Honfleur, derrière la délicieuse côte de Grâce, et en vue de celle du Havre. Je dis l'*adresse*, car on assure que la spéculation — où ne se glisse-t-elle pas? — ne fut pas étrangère à cet heureux hasard. Quelques-unes de ces dames — ou leurs maris — possédaient des terrains au bord de la mer, — terrains sablonneux et stériles qui ne valaient pas un franc le mètre; d'autres en achetèrent. On construisit sur ces landes des maisonnettes sous couleur de pavillons de plaisance. On entraîna, l'été, dans ce lieu de déportation volontaire, d'abord quelques amies qui en amenèrent d'autres. De retour à Paris, on vanta à ses cavaliers, entre deux valses, les délices agrestes et inédites de la nouvelle colonie. On ne concevait plus comment on avait pu, pendant dix ans, suivre obstinément à Dieppe les femmes de banquiers et les avoués en vacances. Trouville seul, Trouville *for ever!* c'était beau de sauvagerie, de naïveté: c'était *nature!* Les têtes artistes s'échauffèrent; les amants de la couleur attestèrent Neptune qu'ils suivraient au fond de leurs sables le char de ces nymphes marines. On se souvint que MM. Isabey et Mozin envoyaient depuis quelques années de fort jolies vues prises à Trouville. Quelques feuilletonistes, habilement gagnés à la croisade anti-dieppoise, commencèrent d'exalter sur parole les charmes pittoresques de ce Botany-bay de l'*High-life*; la vogue vint, la foule accourut. Il fallut vite et vite lui faire des maisons; les terrains décuplèrent de valeur, et les bains de Trouville furent fondés.

Aujourd'hui, Dieppe, l'œuvre de prédilection de madame la duchesse de Berry, a une rivale et une rivale qui la menace sérieusement dans sa prospérité thermale. Ce n'est pas que Trouville ne justifie à certains égards ce grand succès et cette subite concurrence. Le hasard — si c'est le hasard, — a parfaitement servi ces dames. Le port imperceptible dont elles ont fait choix a tout le *caractere* dont peut se glorifier un village normand parfaitement barbare; mais, hâtons-nous, car la truelle et la civilisation vont vite, et, sous peu, la retraite maritime de MM. Mozin et Isabey ne sera plus reconnaissable. L'arrondissement de Pont-l'Evêque, auquel appartient Trouville, est un des mieux doués de l'antique Neustrie, et les environs immédiats du bourg méritent bien d'être explorés. Par un caprice et une faveur exceptionnelle de la nature, l'air de la mer y laisse germer non ces pousses rabougries, non ces arbres malingres qui contristent l'œil dans le rayon de la plupart des autres plages, mais de nobles et vigoureuses plantations, pleines d'ombre et de sève, qui, défiant le vent du nord-ouest, descendent du haut de leurs collines et viennent se mirer dans l'eau salée, étonnées sans doute de s'y voir comme le doge de Gênes à Versailles.

Pour le village, je l'abandonne à la critique dieppoise. Il y a dans la langue française un monosyllabe expressif qui caractérise assez bien ces agglomérations de buttes. A part le quai de la Touque, assez riant et fort long, qu'animent çà et là de jolies maisonnettes et des chaumières d'opéra, la bourgade n'est qu'un écheveau de rues sombres et un amas de constructions prosaïques sans symétrie et sans beauté. Les costumes n'y ont point de cachet spécial, et on n'y remarque aucun type digne de fixer l'attention, à moins qu'on ne veuille absolument considérer comme tels les mariniers du port et les pêcheuses d'*équilles* ou de crevettes, qui n'ont d'autre beauté *sui generis* que des jambes nues et nues, une robe sale et un épouvantable accent.

Mais Trouville, en revanche, a sa grève douce comme un tapis d'hermine. C'est là sa grande et incontestable supériorité sur Dieppe. A Trouville, plus de galets; plus qu'on lit de sable fin et dense aux atomes vitrifiables qui resplendissent au soleil. La mer, moins belle qu'à Dieppe, se retire au loin dans son reflux; par les grandes marées, il n'est pas rare de la voir entièrement disparaître : plus vite aussi, plus impétueuse, elle accourt et moutonne sur cette plage unie comme une allée de jardin. Quelques rochers, nids de crabes et de congres, couverts d'un goémon visqueux et noirâtre et déchiquetés par la tourmente en stalagmites dures comme l'acier et brunes comme la pierre d'aimant, tranchent seuls de ton et de consistance sur cette marine sablonneuse. Ses falaises ne sont point abruptes comme celles de la patrie d'Ango; elles s'étagent en divers plateaux jusqu'à d'imposantes hauteurs couronnées d'arbres entre lesquelles glisse et serpente la jolie route qui conduit à Honfleur et à la côte de Grâce; au nord-est se profile en masse gigantesque le promontoire élevé que termine le Havre, dont on est séparé seulement par l'embouchure de la Seine, et dont les phares allumés se confondent la nuit venue avec les premières étoiles.

Il n'existe point encore à Trouville d'établissement de bains proprement dit. Quelques douzaines de petites tentes en coutil rayé font tous les frais de cette installation récente. Quelques-unes, montées sur roues, servent à brouetter le baigneur à la vague si la montagne liquide ne vient point assez vite. Souvent aussi les guides-baigneurs, reconnaissables à leurs vareuses de laine rouge, font l'office de véhicules, et transportent à bras dans la mer les paralytiques et les femmes.

Ces pauvres gens font là un froid et dur métier. La façon dont ils précipitent leur fardeau la tête la première au milieu du flot écumeux ne laisse pas d'avoir un certain imprévu réjouissant pour le spectateur. On faisait à Trouville, quand j'y prenais les bains, une quête pour un guide-baigneur qui s'était luxé les vertèbres lombaires à transporter ainsi à bras un immeuble vivant, plus d'un quintal métrique sous la forme d'une dame trop puissante. Comment ces baigneurs peuvent-ils tenir toute la journée dans un milieu où les plus vigoureux d'entre les autres hommes ont peine à séjourner plus de dix minutes, c'est ce qui semble assez difficile à comprendre. L'habitude ne suffit pas pour expliquer le phénomène : il faut y joindre l'usage des vêtements de laine, mauvais conducteurs de calorique sans lesquels les infortunés perdraient avant la fin du jour jusqu'au moindre rayon de leur fluide vital, et que je ne saurais trop dès lors recommander à tout baigneur.

Ainsi que je l'ai dit déjà, aucune limite bien expresse ne marque le domaine thermal des deux sexes. Comme Achille chez Lycomède, on voit çà et là un mari, un jeune père, mêlés aux groupes des baigneuses, et y ouvrant un cours de natation à l'usage de leurs femmes ou de leurs filles.

Ce pêle-mêle de l'immersion n'est point pour les célibataires, qu'on tient naturellement à distance respectueuse, moins par la crainte du danger, je pense, une femme en costume de bain est à l'abri du mauvais œil, que pour les inciter à chérir et souhaiter les nœuds légitimes. Du reste, pas de terrasse ni de galerie sur le bord pour contempler ces évolutions aquatiques, et c'est vraiment dommage pour les jeunes Anglaises, qui font de cette aimable vue leur plus cher passe-temps à Dieppe.

Le *salon* de Trouville ne mérite pas ce nom. Il occupe une maisonnette dont l'Océan a marbré haute vient quelquefois baigner le pied, et où l'on trouve un mauvais billard, un cabinet de lecture et une *salle de bal* de la dimension d'une chambre d'étudiant, où deux fois par semaine la société des bains pense danser au piano. Au reste, la liste d'abonnement s'enorgueillit de noms fort aristocratiques. Parmi les patronesses de l'œuvre, on cite madame la duchesse de R.... et madame de B..., qui ont chacune leur pavillon sur la plage et leur canot dans le port, madame de C..... et quelques autres nobles dames auxquelles se sont adjoints des

gentilshommes de la vraie roche. M. le duc Pasquier et plusieurs notabilités parlementaires ont aussi à Trouville leur maison de campagne. Le parquet de la Bourse et la Banque commencent à s'élancer sur ces illustres traces, abandonnant Dieppe aux courtiers marrons, sauf toutefois M. de Rothschild et sa dynastie, qui paraissent demeurer fidèles aux anciens souvenirs et à la ville de *Madame*.

Une serte de grange, intitulée *théâtre*, attire quelquefois de malheureux bateleurs ou de tristes virtuoses ambulants qui jouent ou chantent dans le désert. C'est justice, mais le spectacle, fût-il infiniment meilleur, n'obtiendrait pas plus de succès. En venant à Trouville, on a de parti pris renoncé à toutes les jouissances de la civilisation; il est convenu qu'on tombe en pleine barbarie et qu'on se donne pour quelque temps les douceurs de la vie sauvage. Le but est on ne peut mieux atteint; je n'ai pas encore vu de séjour d'eaux où les liens habituels de sociabilité fussent relâchés ou plutôt supprimés et rompus de parti pris comme à Trouville. Chacun vit chez soi et pour soi. L'esprit de caste règne et gouverne dans la république maritime. Il y a à Trouville le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré. Les gentilshommes se divertissent à aller marchander leur poisson sur le port; les Anglais, à voir peser leur viande, soin domestique qu'au reste ils ne négligent nulle part, et les femmes à faire chaque jour trois toilettes somptueuses à huis clos. Comme échantillon du raffinement de barbarie systématique auquel est parvenu Trouville, il suffira de dire que le seul pâtissier de l'endroit, le Félix de la Bourgade, est un étalier-boucher. Un mouton pendu par les pattes indique la demeure de cet industriel. C'est là que les marquises vont faire collation. Sur une table on trouve des gigots et sur l'autre des tartelettes. Mais des loups de mer comme ces dames ne sont pas pour se laisser rebuter par ce ragoût à l'allemande.

J'ai dit loups de mer, et en effet ces dames passent une portion de leur vie à se promener à la voile sur la Touque ou à croiser le long de la plage. L'une d'elles commande l'équipage et dit, je pense : *Mille sabords!* si la manœuvre n'est pas bonne; le capitaine fume à son bord, laissant aux matelots la même liberté, et les gabiers reconnaissants lui confectionnent des cigarettes. La franchise du port de Trouville y amène toutes sortes d'armateurs. Je sais un avocat de Rouen qui y passe tout son été et s'est fait pêcheur de harengs. Il vend sa pêche, et l'on estime qu'il gagne plus à écouler son tonnage que ses plaidoiries.

Pour les voyages en terre ferme, il existe dans le bourg deux ou trois vénérables coches que chacun loue à tour de rôle. A Trouville, la promenade est la première, pour ne pas dire l'unique ressource. A part les grands souvenirs historiques, et au point de vue purement pittoresque, les environs de ce petit port ne le cèdent pas à ceux de Dieppe. Le château de Beaumont, la route de Pont-l'Evêque, le vallon de Hennequeville offrent des aspects imprévus et d'une beauté toute spéciale à cette banlieue de mer si remarquablement boisée. Mais le meilleur but d'excursion est sans contredit le *Chalet*, ravissante propriété de M. Ulric Guttinguer. Pour s'y rendre, on traverse une forêt montueuse toute pleine de mystère et de fontaines sacrées, de grandes futaies et de clairières tapissées d'un vert-tendre qu'émaille une flore sauvage incomparable. Un petit parc de sapins est aux abords de la maison, entourée de pelouses et perdue dans les fleurs. Ce *Chalet* est un vrai chalet, avec les balcons de bois et le toit en degrés. On pourrait se croire à la porte d'un riche montagnard helvétique. Mais, en risquant un œil tant soit peu indiscret à travers les châssis vitrés, on aperçoit le piano, les statuettes, les objets d'art, les livres, les meubles confortables, tout ce qui témoigne d'une vie facile, intellectuelle et élégante. Cette gracieuse demeure occupe le plus haut point de la colline. Le bois tourne autour du Chalet, et, par une pente rapide, se déverse jusque dans la mer. Heureux l'homme de lettres, heureux l'artiste à qui l'indépendance, le meilleur des Mécènes, a fait de ces loisirs dorés! Le seul mal, c'est qu'une fois dans sa maison sabine, ayant tout à souhait, hors ce peu de *nécessité si nécessaire*, il cesse trop souvent d'écrire; et c'est, je crois, ce qui arrive à M. Ulric Guttinguer.

Les hôteliers de Normandie jouissent d'un renom d'avidité proverbial et mérité. Ceux du Havre, de Rouen et de Dieppe maintiennent et justifient de leur mieux cette antique réputation; mais je n'hésite pas à les proclamer des modèles de probité austère auprès de leurs compatriotes et émules de Trouville-sur-Mer. Non-seulement ceux-ci, sauf honorables exceptions, pressurent sans ménagement leurs victimes, mais ils ne les nourrissent point. Ils les revendent collectivement à un sous-entrepreneur de victuailles qui traite son office comme une sinécure et inflige à ses pensionnaires le leat supplice d'Ugolin. On m'a cité à ce sujet un mot vraiment sublime d'un hôtelier de Trouville. Un gentilhomme légitimiste, qui porte un nom des plus connus dans les fastes de la Restauration, s'était établi sans défiance chez ce Rolando des aubergistes. Au bout d'une semaine, la note s'élevait au taux le plus invraisemblable, quelque chose comme trois louis par jour. Refus de payement; choix d'un arbitre, nécessairement trouvillais, mais qui, scandalisé lui-même d'une telle rapacité, la reprochait tout doucement à son compère l'aubergiste. « Ménager ces gens-là, lui dit l'hôte, allons donc! *Ils ont fait tant de mal à la France!* — Vous avez raison, » dit l'arbitre, vaincu par tant de libéralisme, et il condamna M. de P..... FÉLIX MORNAND.

Revue agricole.

Voulez-vous que nous visitions aujourd'hui une ferme anglaise, une de ces fermes où le capital abonde, et où par conséquent l'intelligence humaine a le moyen d'appliquer toutes les théories améliératrices, tous les modes d'épargner le temps et la main d'œuvre? Suivez-moi à Myremill, dont le *Farmer's Magazine* donne la description dans son numéro de juillet.

Myremill est en Écosse, dans le comté d'Ayr. Le fermier, M. James Kennedy, cultive là cinq fermes, environ 700 acres de terres labourables (près de 300 hectares); le tout est drainé. Ce qui ne l'avait été d'abord que superficiellement l'a été de nouveau à quatre pieds de profondeur : c'est le minimum convenable, à ce que pense M. Kennedy. Le sol est de nature variée. Les bâtiments de Myremill sont sur un sol maigre, le reste de cette ferme est en terre forte. Il y a une petite plaine qui se compose d'un marais desséché et d'un riche sol d'alluvion. Les autres fermes ont des terres de ténacité moyenne et qui ont été soumises à une excellente culture depuis longues années.

Les bâtiments de Myremill occupent une position élevée, quoiqu'elle ne soit pas le point culminant de toute l'exploitation. Le vieil établissement était assez bien adapté au système de prairies artificielles tel qu'on le pratique ordinairement; mais il était loin de répondre aux besoins du système d'assolement et aux autres améliorations que, depuis un au et demi, le propriétaire et le fermier sont convenus d'introduire. On a dû construire de nombreux et grands bâtiments additionnels. — C'est d'abord le bâtiment à *fourrages* : il a 66 pieds de long sur 22 de large; il reçoit les turneps et les autres matières alimentaires pour la consommation courante. Deux larges portes charretières y donnent entrée. Il est pavé en briques. Là se trouvent le hache-foin, le laveur de turneps (washer-turneps) et le coupe-racines. Ils sont en communication avec la machine à vapeur, qui est de l'autre côté de la cour, par une conduite souterraine. Le coupe-foin est celui de M. Cornice et coûte 14 livres (350 francs), pris dans les ateliers. Cet instrument, dont le brevet date de 1847, a valu à son inventeur la médaille à chaque exposition agricole où il a figuré. Un homme suffit à son service, et il coupe le foin en bribes d'un pouce de longueur avec une rapidité très-remarquable. Le laveur de racines est d'invention américaine; mais il a reçu de grands perfectionnements de M. Young, mécanicien, qui a fourni toutes les machines qui fonctionnent à Myremill. A l'extérieur, c'est un long tube cylindrique qui a une très-forte inclinaison; à l'intérieur, c'est une vis d'Archimède à laquelle un conduit fournit de l'eau abondamment. On jette par l'ouverture d'en haut deux ou trois racines à la fois, et il n'y a pas à se reposer; le mouvement de rotation les entraîne jusqu'à l'autre bout, par lequel elles sortent parfaitement lavées. Des élévateurs et une toile sans fin, enduite de *gutta-percha*, les livrent au coupe-racines, qui termine la besogne. Deux personnes, dont l'une fournit au laveur et dont l'autre déblaye à la pelle les racines coupées, préparent en moins d'une heure et demie la nourriture pour 200 têtes de gros bétail. Laver les racines est un point très-important dans les terres fortes et sous le climat humide du comté d'Ayr. Avec la combinaison de ces deux instruments on n'a pas à dépenser plus de main-d'œuvre qu'il n'en faudrait pour servir le coupe-racines seul. Les wagons à turneps sont en métal, ils ont quatre roues; le train de devant se meut comme celui d'un chariot et ils peuvent tourner aisément. Les trois appareils et leurs accessoires sont établis de manière à s'enlever pendant l'été, où ils n'ont rien à faire, et le bâtiment reçoit alors la nourriture en vert.

Les deux étables sont construites en équerre aux deux extrémités du bâtiment à fourrages; chacune peut recevoir cinquante-deux têtes de bétail, placées par deux rangs, avec un passage au milieu de six pieds de large; plus, de chaque côté un couloir de service devant le front des animaux, lequel couloir a quatre pieds et demi. Chaque étable a trois portes (deux pour les couloirs, une pour le passage du milieu) qui débouchent dans le lieu des fourrages. A l'autre bout, une porte qui répond au passage du milieu sert à l'enlevement du fumier. Le passage, les couloirs et les stalles où se tient le bétail, tout est pavé en briques posées à ciment sur le sable, comme pour le bâtiment à fourrages. Les wagons alimentaires roulent avec la plus grande facilité. A la place occupée par chaque animal, les briques sont disposées de manière à former une légère concavité centrale, et la brique qui occupe le centre est percée de trous par lesquels toute la partie liquide des excréments s'écoule dans un conduit qui se décharge dans la fosse à purin. Des tunnels de trois pieds carrés, pour l'admission de l'air, sont construits sous chacun des quatre couloirs qui font face au bétail. Aux deux extrémités sont ménagées des ouvertures avec des ventaux pour régler l'admission de l'air. Chaque stalle a en outre sa conduite d'air prise sur le tunnel. L'air vicié est emporté par la ventilation et s'échappe par la toiture. Chaque animal a son auge en pierre, et toutes communiquent de l'une à l'autre par une ouverture à six pouces du fond, en les mettant aussi en communication avec le tuyau de conduite d'eau au moyen de tubes de *gutta-percha*. Toutes s'emplissent à cette profondeur de la manière la plus facile. L'eau, fournie en abondance trois fois ou même plus par semaine, s'il en est besoin, à toutes les conduites et aussi à celles souterraines pour les excréments liquides, permet d'entretenir la propreté la plus rigoureuse. En entrant dans ces étables, on est frappé agréablement de leur grandeur et de leur excellente tenue. Elles ont 94 pieds de long sur 33 de large et 11 de hauteur. Les murs sont revêtus de lattes et de plâtre. Le tout, percé d'ouvertures garnies de persiennes qui livrent passage à l'air et n'admettent ni la pluie ni la neige (la même disposition que dans les séchoirs de certaines usines industrielles), leur donne un aspect presque gai. Les deux étables sont garnies de stalles pour recevoir 101 têtes de bétail; les animaux y trouvent repos parfait et propreté complète. aussi ils s'y portent à merveille et engraissent à vue d'œil. Les plus grandes stalles ont de sept pieds dix pouces à sept pieds et demi (mesures anglaises); elles vont en diminuant de grandeur, de manière à pouvoir recevoir des animaux de différentes tailles.

Le système de la buxe au lieu de la stalle se pratique dans deux autres bâtiments qui contiennent environ quarante têtes de gros bétail. C'est la méthode aujourd'hui préconisée par les meilleurs engraisseurs anglais. Il est tout naturel de supposer que le bétail doit se trouver plus content d'avoir un tant soit peu de liberté de se mouvoir et de choisir sa place pour se coucher, au lieu d'être tenu à l'attache dans une stalle et de ne se coucher que sur une très-étroite petite place toujours la même; et c'est un fait bien connu que le contentement de l'animal amène une amélioration rapide dans sa constitution physique. Il faut, il est vrai, plus de nourriture lorsqu'on lui permet de prendre un tant soit peu d'exercice, si l'on peut qualifier exercice le mouvement qu'il se donne dans une bexe; mais on est dédommagé parce que l'engraissement se fait plus vite et dans un degré de rapidité correspondant. On a souvent prétendu que le bétail nourri en buxe devait de toute nécessité être tenu en un état de malpropreté. Les boxes de Myremill donnent à ce préjugé un démenti complet, ceux qui vivent là en boxe sont aussi propres et ont le poil aussi luisant et net que ceux qui sont tenus dans les stalles. La véritable objection contre ce système, c'est qu'il demande plus d'espace et plus de frais de construction, comme aussi plus de litière, et que la distribution de nourriture est moins facile; en outre, comme les excréments liquides, au lieu de s'écouler à la fesse, sont complétement absorbés par la litière, il y a plus de main-d'œuvre pour leur transport, main-d'œuvre à laquelle on ne peut substituer le travail de la vapeur. Les boxes de M. Kennedy, qui sont construites pour recevoir deux animaux, ont treize pieds sur dix. C'est-à-dire qu'un bâtiment qui peut recevoir vingt animaux dans des boxes en recevrait trente dans des stalles. Ajoutons que, s'il en faut croire certains cultivateurs, la paille, bien qu'elle ne contienne que peu de principes nutritifs, peut recevoir un emploi plus avantageux que celui d'être tout simplement foulée aux pieds pour recevoir les excréments. En la hachant et la mêlant aux aliments cuits l'hiver, et à de la bonne herbe fraîche l'été, elle ferme un lest qui remplit la capacité de la panse du bœuf et le force à un travail plus complet de rumination. On l'emploie aussi quelquefois comme un léger astringent qui agit sur les entrailles, lorsqu'un usage trop continu des turneps ou du ray-grass d'Italie les a relâchées. Toutes ces considérations militent en faveur du système de la stalle et de la préférence à lui donner lorsqu'il s'agit de construire à nouveau ou de remanier de vieux bâtiments d'exploitation.

Myremill élève et engraisse environ 140 têtes de bétail, à quoi il faut en ajouter plus d'une vingtaine nourris dans les autres fermes. Les animaux que M. Kennedy livre au marché se vendent constamment plus cher que ceux qui y sont présentés d'ailleurs. Ces magnifiques bâtiments sont, à vrai dire, une véritable manufacture de viande de bœuf.

Le bâtiment de *cuisine*, celui où se prépare la nourriture du bétail, est pavé en briques, comme tout le reste. D'un côté sont disposées quatre chaudières où l'on fait cuire la graine de lin par l'introduction d'un jet de vapeur condensée prise à la machine à vapeur. Il suffit pour cela d'une demi-heure. Une fois cuite, on la jette toute chaude sur le foin haché, la paille, les féverolles ou l'avoine concassées, ou enfin sur les aliments auxquels on veut la mélanger. Le tout reste étendu sur le plancher, ainsi que le prescrit M. Warnes, jusqu'à ce que la paille et le foin sec se soient bien imprégnés des principes mucilagineux de la graine de lin. En rapport immédiat avec la machine à vapeur se trouve la machine à concasser les céréales et féveroles et la graine de lin. Là aussi se trouve une scie mécanique pour couper le bois dont on a besoin pour le service des fermes.

Tout le drainage des bâtiments vient aboutir d'abord à un petit réservoir où toutes les matières solides se déposent, laissant les matières liquides se rendre à une fosse couverte qui est tout auprès. Cette fosse a 48 pieds de long, 14 de large et 15 de profondeur. Une seconde fosse couverte est de même longueur et largeur sur 11 pieds seulement. Les matières liquides, au moyen d'une pompe manœuvrée par la machine à vapeur, sont transmises de la première fosse à la seconde, où on les étend d'eau selon leur intensité et l'état de la température, et tout est disposé pour qu'elles aillent se décharger sur les champs mêmes. Il est clair que tout cela n'est possible qu'à la condition d'avoir de l'eau en très-grande abondance; une conduite de tuyaux en amène d'un niveau un peu supérieur et d'une distance de moins d'un mille.

Un système de tuyaux de fonte est déjà établi pour distribuer l'engrais liquide des fosses à 350 acres de terrain. Il y a des robinets d'arrêts au centre des pièces de terre, généralement pour chaque dizaine d'acres. Veut-on donner l'engrais à un champ, on attache au robinet le plus proche la suite nécessaire de tuyaux de conduite en *gutta-percha*. On commence par décrire un cercle autour du robinet, et l'on étend le cercle de plus en plus en ajoutant successivement à la suite un tuyau flexible de plus. Avant la découverte de la *gutta-percha*, il n'y avait point eu à songer à un arrosement de ce genre. C'est la seule substance qui réunisse au degré absolument nécessaire deux qualités de force et flexibilité extrêmes. Le liquide est de la sorte projeté à la distance de 120 pieds, ce qui n'empêche pas la machine à vapeur, qui est de la force de douze chevaux, de fournir sur un autre point encore assez de force pour faire marcher la machine à battre. C'est une lourde pluie qui tombe sur le sol et le pénètre aussi profondément que ferait la pluie du ciel. Un homme pour diriger le jet et en assurer une égale distribution sur toutes les parties du champ, et un jeune garçon pour l'aider à mouvoir les tuyaux, voilà tout ce qu'il faut de main-d'œuvre, la machine à vapeur et la pompe foulante distribuant ainsi de l'engrais à dix acres par jour, à raison de 8 à dix tonnes par acre. Il n'y a point de dangers que les tuyaux souffrent d'une pression trop élevée, même dans le cas où quelque obstruction empêcherait la décharge du liquide. Un tube de sûreté, construit en fonte, sur le même principe que les tubes de sûreté qu'on

applique dans les laboratoires aux appareils pour les manipulations chimiques, est mis en communication avec les tuyaux de conduite, à très-peu de distance de la machine à vapeur. C'est principalement dans la distribution de l'engrais liquide que M. Kennedy est si fort en avance sur M. Huxtable. Chez ce dernier cet engrais est conduit par des tuyaux à des citernes, distantes de deux cents mètres l'une de l'autre, et on le puise au tonneau dans chaque citerne pour l'épandre sur les champs à main d'homme.

Ce système de machine à vapeur, de pompes, de tuyaux de conduite parfaitement établi, il est évident qu'il s'agit d'en obtenir la plus grande somme de travail possible. On se propose à Myremill d'essayer de faire dissoudre dans l'eau une grande partie de l'engrais solide, de forcer cette solution dans la conduite de tuyaux, et d'épargner ainsi une grande dépense de main-d'œuvre et de travail des chevaux. On tiendra les animaux, qui ont un plancher propre et sec, sur le moins de litière possible; les excréments solides, auxquels alors ne se trouvera mêlé que peu de paille, seront conduits à une grande fosse, où l'on n'introduira que l'eau nécessaire pour obtenir une solution d'une densité très-forte, aussi forte que le travail des pompes pourra le permettre.

Le rapport duquel nous extrayons ces détails se termine par un article fort important, l'appréciation de la dépense. Il paraîtrait que dans les fermes voisines on est dans l'usage de compter pour frais d'établissement d'une étable recouverte en toiture d'ardoises 5 livres par tête de bétail (125 francs) et qu'à Myremill la dépense ne se serait élevée qu'à 6 livres (150 francs). « Si l'on considère, ajoute le rapport, les avantages qui résultent d'une excellente distribution de jour et d'air, d'une ventilation parfaite, du travail rendu plus facile par des couloirs larges, solides et bien roulants, de l'état sain et sec dans lequel on peut tenir les animaux, ces avantages compensent largement l'excédant de dépense. »

Les bonnes étables en France n'ont aujourd'hui rien à envier à l'Angleterre pour l'aération, la salubrité et l'excellente tenue du bétail. Malheureusement l'emploi de la vapeur, qui épargne si bien la main-d'œuvre, sera pour longtemps encore d'une introduction difficile dans nos exploitations agricoles, même les plus fournies de capitaux. La houille ne circulerait en France, où elle est rare, que chargée de frais de transport qui détruiraient tout l'avantage qu'il y aurait à s'en servir; tandis qu'en Angleterre, où elle est abondante, elle arrive sur tous les points du territoire soit par mer en doublant une côte, soit par les innombrables canaux et voies de fer dont le sol national, moins vaste et mieux configuré que le nôtre, a pu se couvrir rapidement. Le fer et la houille, voilà les deux grands trésors de l'industrie anglaise. Pour lutter avec elle, il nous faudra, nécessairement et avant tout, nous procurer ces puissants auxiliaires à meilleur marché qu'aujourd'hui, ou apprendre à les économiser. Ne trouvez-vous pas remarquable le parti que les Anglais ont su tirer tout à coup dans la pratique de la découverte toute moderne de la *gutta-percha?* Si le Français a le génie d'invention, il faut reconnaître que l'Anglais a un tact admirable pour trouver à l'instant ce à quoi chaque invention, éclose chez le Français, peut le plus utilement s'appliquer.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

AVANT.

§ I. — *Pronostics.*

Aspice Pierrot pendu
Quod librum n'a pas rendu,
Si librum reddidisset
Pierrot pendu non fuisset.

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
VIRG.

Le père. — Ce sera un garçon! pauvre petit chou! Je veux qu'il possède tout ce qu'il y a de plus conséquent en fait d'éducation.

Si, tenté du démon,
Tu dérobes ce livre,
Apprends que tout fripon
Est indigne de vivre.

Uno avulso non deficit alter.
VIRG.

La nourrice. — Ce sera un gros bel homme. Amour, va!

Βαίνω *va, marche, à ferme assiette.*
R. G.

— Marche-t-il donc bien, le petit chéri à son papa! je lui ferai monter ma garde.

Κρέμβαλον, *hochet ou sonnette.*
R. G.

— Il est musicien, c'est clair; il apprendra le cornet à piston.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem
VIRG.

Une tante qui n'a pas d'enfant. — C'est moi qui lui apprendrai à parler; je veux qu'il soit orateur.

Tu Marcellus eris.
VIRG.

— Mais vois donc comme il joue bien de son tambour; n'y a pas de comparaison comme il est plus avancé que le petit Citrouillard.]

Πολυφλοισβοίο θαλάσσης.
HOM.

Mme. — Mon fils auroit-il du goût pour la marine! Je ne veux point me séparer de mon fils!

Quadrupedante putrem....
VIRG.

Mr. — Je le crois plutôt porté vers la cavalerie; il sera charmant en houtard.

..... *Si quid*
Turpe paras nec tu pueri contemneris annos.
JUV.

En attendant, sa jeunesse est confiée à des soins attentifs et vigilants.

Maxima debetur puero reverentia.
JUV.

— Cré montard, va! toujours à vous interrompre quand on a quelque chose à dire. Sera-t-il embêtant quand il sera représentant du peuple.

Et geror et conjux....
VIRG.

..... *Jovisque*
VIRG.

La première maîtresse. — Un enfant qui n'aime pas la lecture est jugé; on n'en fera jamais rien.

Ἀνάγκη.
ICTOR HUGO.

— Le petit du premier me fera manger les sens; il tire toujours la queue d'ours à l'arracher. C't enfant-là mourra sur l'échafaud.

Ambo pares statibus, arcades ambo.
VIRG.

— Comme ma petite est grandie!
— Pauvre enfant! elle est bien maigre. D'ailleurs, j'espère bien que mon fils ne grandira pas beaucoup. Tous les grands hommes sont petits.

Scripta manent.
VIRG.

Il arrive un moment où l'enfant n'ayant plus rien à apprendre au sein de sa famille, on comprend qu'il est nécessaire de le fourrer au collége.

Pius Æneas.
VIRG.

Le premier habit et la première communion.

Pro mendax.
O...

— Confiez-moi ce jeune homme, monsieur; il me paraît avoir les plus brillantes dispositions (bas) à devenir un crétin comme son père.

Sinite parvulos venire ad me.
EV.

— Madame, nous ferons quelque chose de votre fils, c'est un enfant charmant.
— Oui, monsieur l'abbé, quand il est sage.

Largaque humectant flumine vultum.
VIRG.

Entrée au collége. — Séparation. — Tableau.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Revue littéraire.

Cours d'économie politique fait au collége de France par M. Michel Chevalier. — *La Monnaie.* — Un volume in-8. Chez Capelle.

De toutes les puissances de la terre (ne vous effrayez pas de ce début d'oraison funèbre) les plus universellement reconnues et acceptées, celles qu'on honore et qu'on recherche le plus, sous tous les régimes, sous tous les gouvernement, c'est sans contredit l'or et l'argent

Il s'est toutefois rencontré, de nos jours où tout s'est rencontré, des hommes qui, non contents de nier la légitimité de leur empire, leur ont imputé toutes les miseres, toutes les turpitudes d'une civilisation qu'ils ont dans une sainte horreur. Ces économistes antimonétaires ne veulent pas même nous laisser la monnaie de billon; ils ne seront contents et nous ne serons heureux, s'il faut les en croire, que lorsque nous n'aurons plus un sou dans notre poche. Et le fait est que, pour peu que leurs doctrines aient un léger commencement d'exécution, la chose aura lieu radicalement et tout naturellement.

L'or et l'argent sont-ils donc si criminels qu'ils le veulent bien dire? N'ont-ils pas, indépendamment de leurs qualités intrinsèques, une utilité réelle, incontestable? Serait il facile de les remplacer avantageusement? Existe-t-il des objets, soit naturels, soit de convention, qui puissent représenter les valeurs produites ou consommées d'une manière plus précise, plus uniforme, et, pour ainsi dire, plus loyale? En un mot, a-t-on eu raison, ou a-t-on eu tort de choisir, de tout temps et dans tous les pays du monde, l'or et l'argent comme la mesure et l'étalon du prix des choses?

Voilà les questions que M. Michel Chevalier examine d'abord dans ce traité de *La Monnaie*, et il ne faut pas le lire longtemps, ni être un économiste bien profond, pour reconnaître qu'en fait et en droit, *in omnibus modis et figuris*, l'or et l'argent ne sont pas du tout des métaux à dédaigner, qu'ils nous ont rendu et peuvent nous rendre encore d'immenses services.

Mais M. Michel Chevalier ne s'en tient pas là. Son livre est une histoire complète de l'or et de l'argent, de leurs origines, des sources d'où ils proviennent, et dont l'auteur nous retrace la découverte; des procédés par lesquels on les obtient, des événements qui en ont tour à tour accru ou diminué la quantité, du rôle qu'ils jouent dans l'économie politique des divers États, dont ils ne font pas, mais dont ils déterminent et précisent la richesse.

Ceux qui n'ont pas assisté au cours de M. Michel Chevalier, ceux qui ne veulent qu'avoir une idée des choses, *pour en causer*, comme dit M. Jourdain, *avec les honnêtes gens*, ne seront pas peut-être fâchés que nous leur parlions de ce livre un peu longuement. Il n'est pas des plus petits, et tout le monde n'a pas aujourd'hui le loisir de lire un traité d'économie politique de six cents pages. Je voudrais donc, si je puis, en extraire en deux articles la moelle, la quintessence, non pour dispenser d'y recourir, je n'ai pas cette sotte et injurieuse prétention, mais pour le faire connaître suffisamment aux lecteurs pressés, pour inspirer aux autres l'envie d'en étudier de près tous les curieux détails, toutes les judicieuses observations.

Un mot d'abord de l'auteur et du professeur.

Je l'ai vu monter pour la première fois dans cette chaire où il remplaçait l'illustre Rossi, et je dois dire, en conscience, que jamais avocat stagiaire, jamais ingénue du Gymnase n'a plus complétement subi les funestes effets de l'émotion inséparable d'un premier début. Il y avait foule ce jour-là au collége de France; d'anciens pères, d'anciens frères y étaient accourus; j'y ai vu en gants blancs M. Eugène Bareste, qui depuis... Mais il était alors tout dévoué aux doctrines conservatrices en général, et aux conservateurs en particulier. Cet imposant auditoire glaça, paralysa M. Michel Chevalier, qui, littéralement, ne pouvait prononcer deux mots de suite.

Heureusement, comme l'a dit un ancien dans un vers assez connu :

.....Labor improbus omnia vincit.

je ne sais si M. Michel Chevalier s'est promené, comme Démosthène, au bord de la mer, avec des cailloux dans sa bouche; je ne sais s'il a fait de petites leçons préparatoires aux chaises et aux fauteuils de son cabinet; mais ce qu'il y a de certain, ce que chacun peut vérifier aisément, c'est que le muet a retrouvé la parole, que l'improvisateur engourdi s'est réveillé, c'est que le professeur a professé.

Allez l'entendre; et s'il vous paraît manquer un peu de cette gravité, de cette élévation qu'avait naturellement le langage de Rossi, vous reconnaîtrez du moins, si vous êtes justes, et j'aime à croire que vous l'êtes, qu'il possède toutes les qualités qu'exige la nature de son enseignement. Clair, exact, précis, M. Michel Chevalier ne dit que ce qu'il veut dire, et le dit généralement avec élégance et facilité.

Ces mérites, ces avantages d'une élocution tempérée, M. Michel Chevalier les a toujours eus dans son style, qui a de plus une chaleur, une vivacité qu'il s'interdit prudemment dans sa chaire. Il y a plaisir à faire avec lui de l'économie politique. Il n'est pas de la race de ces savants secs et bornés, qui n'ont pas assez de science pour avoir de l'imagination. C'est parfois même un écrivain fleuri que M. Michel Chevalier; il aime l'image, et volontiers s'y laisse aller. Cet esprit exact a son côté poétique, et comme dirait M. Sainte-Beuve, *sa pointe vers le chimérique*. Ancien disciple de Saint-Simon, il a été atteint de ce que l'abbé de Saint-Pierre appelle si bien *la petite vérole de l'esprit*. On en est d'abord défiguré; mais avec le temps ces marques s'effacent, et souvent ce qu'il en reste ajoute à l'agrément du visage.

Considérez attentivement les écrits et les leçons de M. Michel Chevalier, et vous ne tarderez pas à reconnaître que le saint-simonisme a passé par là. Il y a passé, et il y a laissé quelques germes féconds, qui ont heureusement fructifié, une fois débarrassés de toutes les broussailles dans lesquelles les étouffait l'esprit de système. Cette hauteur de vues, cette haine de toutes les entraves de la vieille routine économique, cet amour du bien-être des masses, cette haine de la guerre et de tout ce qu'elle entraîne, cette aspiration vers une sorte de république industrielle et commerciale qui s'étendrait dans tout le monde, tous ces traits caractéristiques de l'esprit de M. Michel Chevalier n'ont-ils pas une origine plus ou moins saint-simonienne?

Sans doute il y a un peu à rabattre dans tout cela. Mais le fond, j'ose le dire, ne m'en paraît pas absolument mauvais.

Ces caractères, ces tendances que nous indiquons, nous allons les retrouver dans le nouvel ouvrage de M. Michel Chevalier, qu'il est temps d'analyser.

Et d'abord qu'est-ce que la monnaie?

Voici la définition qu'en donne Aristote, grand économiste comme il est grand naturaliste, grand publiciste, grand métaphysicien, grand critique, etc. :

« On convint, dit Aristote, de donner et de recevoir dans les échanges une matière qui, *utile par elle-même*, fût aisément maniable dans les usages habituels de la vie. Ce fut du fer, par exemple, de l'argent, ou telle autre substance dont on détermina d'abord la dimension et le poids, et qu'enfin, pour se délivrer des embarras de continuels mesurages, on marqua d'une empreinte particulière, signe de sa valeur. »

J'ai souligné ces mots : *utile par elle-même*; car c'est là le caractère essentiel de la monnaie; caractère qu'ont méconnu beaucoup d'économistes, qui l'ont considérée comme un *signe*, tandis qu'elle est un *équivalent*. Le *signe* est ou peut être purement de convention; l'*équivalent* doit avoir une valeur réelle et naturelle, un mérite intrinsèque.

L'or et l'argent ne valent donc pas seulement parce qu'ils sont une monnaie, mais parce qu'ils sont l'or et l'argent. C'est parce qu'ils avaient une valeur reconnue qu'on les a choisis pour servir de monnaie, et Locke s'est trompé grossièrement, comme l'a remarqué Law, qui, lui-même, a oublié en pratique ce qu'il avait avancé en théorie, Locke s'est trompé, disons-nous, lorsqu'il a émis cette opinion : que le commun consentement des hommes avait assigné une valeur imaginaire à l'argent à cause de ses qualités qui le rendaient propre à la monnaie.

C'est, en partant de ce point de vue, qu'on arrive à cette idée funeste, que les monnaies ne sont que des signes de convention, et que par conséquent il est au pouvoir de l'homme et des gouvernements de changer, de varier et de multiplier ces signes au gré de leurs besoins ou de leurs fantaisies.

De tous les métaux de prix, l'or et l'argent sont ceux dont la valeur varie le moins, bien qu'elle soit loin d'être invariable. Mais ces variations ne s'opèrent que lentement et insensiblement; il n'en est pas de même du platine, dont le gouvernement russe a tenté de faire une monnaie en 1828. D'abord on en use dans les besoins de la vie bien moins que de l'argent et de l'or, ce qui lui ôte une partie de sa valeur naturelle; ensuite, il est difficile à travailler, et ne satisfait pas, par conséquent, à l'une des conditions d'une bonne monnaie, qui doit se fabriquer à peu de frais.

L'or et l'argent réunissent encore ces avantages, d'être aisément transportables, aisément divisibles, de présenter un corps homogène et inaltérable, de recevoir sans effort et de conserver indéfiniment une empreinte délicate, de donner un son clair, *sui generis*, comme le son *argentin* de la pièce d'argent, de posséder une pesanteur exceptionnelle, comme celle de l'or, toutes qualités qui garantissent la libre circulation, la netteté, la loyauté et la durée d'une monnaie.

Aussi tous les peuples ont-ils universellement adopté ces deux métaux. Nous les voyons, dès les premiers temps de l'histoire, intervenir, soit séparément, soit ensemble, pour remplacer le troc en nature. Abraham achète un champ et le paye 400 sicles d'argent. Dès que la civilisation apparait quelque part, les métaux ne tardent pas à présider aux échanges. C'est ce qui est arrivé, ce qui arrive chez ces peuples barbares ou à demi civilisés de l'Afrique, du Mexique ou de la Russie, qui se servaient ou se servent comme monnaie de sel, de graines de cacao, de fourrures ou de coquillages.

En général, la monnaie d'argent a presque partout précédé la monnaie d'or. Il en a été ainsi à Athènes, à Rome, qui en fut longtemps réduite au cuivre et au bronze. Après la chute de l'empire romain, la monnaie d'or disparaît de nos contrées. Saint Louis fut le premier qui fit frapper des pièces d'or, les *deniers à l'Ainyel*, au milieu du treizième siècle.

Ce qui prouve que la monnaie n'est pas seulement un signe, mais une véritable valeur, une véritable marchandise, c'est le nom même qu'a porté dans presque toutes les langues l'unité monétaire; c'est l'unité de poids, la livre ou le marc pesant du métal, qui a été adopté pour la mesure de la valeur des choses. Ainsi on donnait une livre de telle ou telle marchandise pour une livre ou une fraction de livre d'or et d'argent, marchandise métallique. Cela est si vrai qu'on se contentait d'abord de peser les métaux qui présidaient aux échanges. Au lieu de nos disques à effigie, on usait simplement de petites barres ou de petits lingots. Ce n'est que plus tard qu'on leur donna une forme déterminée et qu'on y inscrivit une marque qui en atteste le poids et le *titre* ou degré de finesse.

Malheureusement les principes élémentaires de la nature des monnaies ont été presque toujours méconnus. On crut, on se plut à croire que les monnaies n'étaient que des signes, et en multipliant les signes, on pensa multiplier la richesse. Il y eut même, dans le moyen âge, des économistes qui attribuèrent la valeur de la monnaie à l'effigie du souverain, du monarque qu'elle représentait. Aussi les rois s'imaginèrent avoir tout pouvoir de changer, d'altérer les monnaies toutes les fois qu'ils eurent un grand besoin d'argent, et ils avaient toujours ce besoin là. Nos bons rois de France et les rois catholiques ont particulièrement brillé dans cet art des altérations monétaires. Philippe-le-Bel surtout y excella, et il a bien mérité cette épithète de *faux monnayeur* que lui appliquaient les Parisiens, et dont Dante l'a flétri dans son *Enfer*.

Non-seulement ces rois volaient le peuple, mais ils mentaient effrontément dans les royales ordonnances qu'ils rendaient pour soutenir leurs royales friponneries. Tout en prescrivant d'altérer les monnaies dans telle ou telle proportion, on recommandait, sous peine d'être déclarés *traîtres*, aux maîtres et employés des monnaies, de tenir la chose secrète.

C'était le bon temps!

Mais on avait beau faire, la monnaie altérée perdait de sa valeur monétaire autant qu'elle avait perdu de sa valeur réelle, et rien ne le prouve mieux que les dégradations successives du maravédi d'Espagne, qui, par ce système d'altération, a été réduit d'une pièce d'or de 20 francs qu'il valait d'abord, à une pièce de cuivre d'un centime et demi.

Cela ne veut pas dire que l'or et l'argent doivent seuls être employés dans les échanges, et qu'il soit mauvais d'y joindre de simples signes monétaires, comme le billet de banque ou la lettre de change, engagements diversement formulés, mais qui tous se résument dans l'obligation de payer à tel jour donné une telle somme d'argent et d'or. Supprimez l'or et l'argent, les billets deviennent illusoires; ils ne sont donc véritablement que la représentation de cette *matière utile*, comme l'appelle Aristote, de cet objet à la fois *mesure et équivalent*, comme le dit lord Liverpool, qui est la monnaie et l'est à l'exclusion de tout le reste.

Toutefois, en Angleterre, et surtout pendant la durée de cette crise commerciale de vingt-quatre ans, de 1797 à 1821, où fut suspendu le remboursement des billets en espèces par la banque, on vit de nombreux publicistes ériger le billet de banque en véritable monnaie. Mais tous leurs arguments, tous leurs sophismes tombèrent devant les démonstrations du célebre économiste Huskisson, qui établit nettement les différences profondes qui séparent le billet de banque de la monnaie :

« La monnaie en espèces métalliques, dit Huskisson, est par elle-même une fraction du capital du pays. Le billet de banque n'est pas par lui-même du capital. C'est le crédit mis en circulation. »

Si le billet de banque était de la monnaie, pourquoi la lettre de change n'en serait-elle pas? Au fond, le premier ne l'emporte sur l'autre que parce qu'il émane généralement d'établissements mieux connus et d'une solvabilité plus notoire. Mais des lettres de change de la maison Rothschild ne seraient-elles pas acceptées de préférence aux billets de certaine banque?

Après avoir ainsi posé les principes essentiels de la monnaie, et par là même fait justice implicitement de tous ces créateurs de richesses chimériques qui n'existent que sur leurs papiers, M. Michel Chevalier passe à la grande question de la valeur des choses, valeur essentiellement variable, et dont on n'a pu trouver encore une mesure fixe. L'or et l'argent, comme nous l'avons dit, ne nous la donnent que très-imparfaitement, et cela, pour deux raisons :

1° Parce qu'en leur qualité de marchandises, ils sont soumis à toutes les variations qui affectent les objets de commerce, dont le prix s'élève ou s'abaisse, suivant que leur quantité s'accroît ou diminue, et le plus ou moins de besoin qu'on en a;

2° Parce que, pour connaître la valeur d'une chose en tel temps et en tel lieu, il ne suffit pas de savoir combien elle était payée en or ou en argent, mais quelle était alors la valeur de l'argent et de l'or relativement à tout le reste.

Voilà pourquoi nous ne pouvons connaître d'une manière précise la valeur des choses à Rome ou à Athènes, par exemple. Le thermomètre nous manque, et on ne peut espérer d'en trouver un en ces matières; car rien n'est plus variable que les circonstances qui font le plus ou moins de prix des objets, prix subordonné au nombre des producteurs et des consommateurs, à leurs besoins, au degré de leur intelligence, à leur activité, à la vivacité de leur concurrence, et à bien d'autres choses encore.

Prenez le blé pour exemple, qui est cependant le moins sujet à ces variations, et que, pour cette cause, plusieurs économistes proposaient d'adopter comme mesure de la valeur : combien la sienne cependant ne varie-t-elle pas encore?

« C'est un fait d'observation, dit M. Michel Chevalier, qu'une diminution dans la récolte entraîne le plus souvent une élévation de prix hors de proportion avec le manquant. On a même calculé approximativement une table qui montre la progression ascendante que suivent les prix à mesure que la récolte baisse, et elle est effrayante. »

Elle est telle, en effet, que, lorsque la récolte tombe à moitié, le prix peut s'accroître dans le rapport de 4 à 5 1/2.

Rien donc ne peut servir de base précise à la valeur, qui dépend tout à la fois et des frais de production et du rapport entre l'offre et la demande. Donc, pour qu'une substance servît de mesure constante, d'étalon universel du prix des choses, il faudrait que partout et toujours elle eût exigé la même somme de frais et d'efforts également rémunérés, et qu'elle eût été partout et toujours également offerte et demandée.

Poser la question en ces termes, c'est la résoudre.

On a proposé de prendre pour ce thermomètre le travail de l'homme, qui s'opère, en effet, dans de certaines conditions immuables comme celles de notre nature. Mais ces conditions ne représentent qu'une très-petite partie de tout ce qu'embrasse le travail humain, essentiellement variable suivant le degré de force et d'intelligence des individus, selon la population, selon le plus ou moins de perfection des machines dont ils s'aident, suivant les pays, les climats, les races.

Avec sa brouette, le terrassier européen va bien plus vite en besogne que celui de l'Amérique espagnole, qui transporte les déblais dans un panier sur sa tête; et celui-ci même dépasse de beaucoup le terrassier égyptien, réduit à creuser la terre avec ses ongles, comme on l'a vu de nos jours au creusement du canal Mahmoudié.

Malgré toutes ces variations du travail et du blé, on a voulu quelquefois les prendre dans la pratique pour mesure et mètre de la valeur. Pendant la Révolution française, lorsqu'il fallut remplacer les assignats trop dépréciés, la Convention discuta très-sérieusement si l'on n'adopterait pas le blé pour étalon. « On s'opposa, dit M. Thiers, au choix de l'argent pour terme commun de toutes les valeurs, d'abord par une ancienne haine pour les métaux, ensuite parce que les Anglais, en ayant beaucoup, pourraient, disait-on, le faire varier à leur gré, et seraient ainsi maîtres du cours des assignats. Ces raisons étaient fort misérables, mais elles décidèrent la Convention à rejeter les métaux pour mesure des valeurs. Alors Jean Bon-Saint-André proposa d'adopter le blé, qui était chez tous les peuples la valeur essentielle à laquelle toutes les autres devaient se rapporter. Ainsi on calculerait la quantité de blé que pouvait procurer la somme due à l'époque où la transaction avait eu lieu, et on payerait en assignats la valeur suffisante pour acheter en assignats la même quantité de blé. »

La proposition ne fut pas adoptée, mais elle eut de nombreux partisans.

De nos jours, le réformateur Owen a voulu monnayer le travail. Dans son entreprise intitulée l'*Echange équitable du Travail national*, les différentes quantités du numéraire étaient remplacées par un plus ou moins grand nombre d'*heures de travail*. Vous aviez fourni à l'association tant de paires de bottes, elle vous donnait un reçu de tant d'heures de travail que vous pouviez employer chez le tisserand, le boulanger ou le marchand de vin. Mais les heures de travail ne peuvent se valoir les unes les autres, parce que les travailleurs ne se ressemblent guère. Les ouvriers habiles et actifs étaient volés par les incapables et les paresseux, qui faisaient ainsi de la fausse monnaie sous le manteau d'une égalité apparente qui n'était que la plus choquante et la plus injuste des inégalités.

Je n'entrerai pas, avec M. Michel Chevalier, dans les détails de la fabrication des monnaies. Bien qu'il nous donne à ce sujet beaucoup de curieux renseignements, ils ne me paraissent pas offrir un intérêt aussi général que ceux qui les précèdent et que ceux qui les suivent.

J'ai déjà fait connaître les uns, et je parlerai des autres dans un second article.

ALEXANDRE DUFAÏ.

Sur les Juifs et sur la Bourse en Angleterre.

Les Israélites, abhorrés et persécutés par toutes les nations de la terre, trouvèrent une retraite paisible en Espagne, et y jouirent, pendant 1400 ans, d'une protection honorable. On vit plusieurs d'entre eux diriger l'administration des revenus des rois d'Espagne et des Maures, et devenir leurs principaux conseillers en matière de finances. Après la conquête de Grenade et la réunion des royaumes d'Espagne en une grande monarchie, l'esprit de persécution contre les Juifs pénétra dans ce pays; et comme ils s'étaient montrés favorables aux Maures vaincus, qu'ils avaient aidés et excités dans leurs révoltes contre les vainqueurs, ce fut un excellent prétexte pour les persécuter et les piller. Il leur fallut émigrer.

Ces Juifs espagnols étaient regardés comme l'aristocratie de la nation juive, et conservent encore cette orgueilleuse distinction à Rome, à Livourne, à Constantinople et même en Asie et en Afrique. Leur émigration d'Espagne, désastreuse pour cette monarchie, fut pour les Pays-Bas et la Hollande, qu'ils choisirent comme refuge, une source de prospérités commerciales. Les villes de ce dernier pays surtout acquirent bientôt une grande importance. Tous les marchés hollandais se trouvèrent en pleine activité, et par l'intervention de tant d'habiles capitalistes, Amsterdam devint le centre de toutes les transactions financières. Quelques-uns de ces réfugiés, attentifs à saisir les occasions et fidèles à l'usage de leurs ancêtres de servir les rois, s'embarquèrent pour l'Angleterre avec le roi Guillaume. Leur admission en Angleterre ne date que de cette époque.

Ce monarque avait un goût décidé pour la guerre, mais les dépenses qu'elle entraîne le jetèrent dans de grandes difficultés. « Il fallut, raconte un Juif, savant économiste, Pablo de Pebrer, dans son *Histoire de la Banque et de la Bourse de Londres*, multiplier les opérations financières. » Une des principales fut un emprunt considérable qui amena la création de la banque d'Angleterre. Mais cet établissement, qui venait d'obtenir le privilége exclusif de trafiquer sur tous bijoux, argenterie, lingots, marchandises, effets mobiliers et autres objets qu'on lui livrait en gage, n'aurait pu tirer parti d'une telle prérogative sans l'assistance d'hommes intelligents accoutumés depuis longtemps à ces sortes d'affaires : aussi la banque fut encombrée de Juifs, qui étaient les agents les plus actifs et les plus indispensables de la compagnie.

Cependant la Charte renfermait cette clause : « que le capital et le fonds annuel de 400,000 livres sterling serait assignable, assigné, transférable et transféré, et qu'il serait constamment tenu, dans le bureau public du gouverneur de la Compagnie de la banque d'Angleterre, un registre ou un livre, ou des livres, où toutes les assignations et transferts seraient enregistrés. » Il était impossible soit de mettre cette clause à exécution, soit d'augmenter le prix de ce fonds, sans l'intervention active et les capitaux des hommes les plus expérimentés dans ce genre d'opérations. Le système d'agiotage avec toutes ses ruses et toutes les manœuvres de la Bourse prit donc naissance dans l'enceinte même de la banque.

Sous le règne suivant, la guerre étrangère fut continuée sur une échelle plus vaste, la dette nationale augmenta en proportion, et l'agiotage fit des progrès effrayants; la nation en fut infectée. Chaque bataille, chaque défaite, chaque victoire, fournissait aux habitués de la Bourse de nouveaux sujets d'opérations et donnait lieu à de nouvelles combinaisons et à de nouvelles ruses. On vit le riche Juif Medina accompagner le héros anglais Marlborough dans ses campagnes, exciter son avarice et corrompant sa partialité par une pension de 6,000 livres sterling (150,000 francs). Ce grand capitaliste gagna des sommes immenses à la Bourse en envoyant les premières nouvelles des batailles de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet et de Blenheim. Les mêmes opérations ont eu lieu de nos jours à l'occasion des batailles de Talavera, de Salamanque, de Vittoria et de Waterloo.

Cependant les spéculateurs sur les fonds publics étant devenus fort nombreux, et les bureaux de la banque se trouvant trop encombrés, ils furent obligés de choisir (en 1700) un endroit plus spacieux pour y tenir leurs réunions et y continuer leur commerce. Le passage du Change devint célèbre en leur servant d'asile. Les énormes bénéfices réalisés par cette association, les manœuvres employées par la plus grande partie de ses membres éveillèrent l'attention et les alarmes d'une nation étrangère à de semblables opérations. Les écrivains patriotes attaquèrent avec force le pouvoir croissant des agioteurs. Le gouvernement se vit forcé par l'opinion publique de faire passer plusieurs bills contre ces mêmes opérations qu'il favorisait en secret. Mais la loi fut constamment éludée. Les spéculateurs augmentèrent en nombre. Le passage de Sweeting devint alors le lieu de leurs réunions; le café de Garroway fut choisi comme l'endroit le plus convenable et le plus commode pour les membres de l'association, et chacun pouvait y traiter d'affaires en payant à l'entrée la modique rétribution de 6 pences (60 centimes).

Cette puissante corporation continua ses travaux dans cet état modeste jusqu'au moment où les immenses opérations du gouvernement et de la Banque, en 1802, exigèrent un plus grand appui; 49 millions de livres sterling (1225 millions de francs) furent empruntés pendant cette année mémorable. Cette fois les administrateurs quittèrent leur réduit obscur; ils ouvrirent une souscription, et un magnifique *Stock-Exchange* (bourse des fonds publics) fut bâti. On nomma des commissaires et un comité de trente membres, et l'on organisa une corporation régulière et un véritable monopole. On déclara « que le comité pour les affaires générales admettrait telles personnes (propriétaires ou non) qu'il jugerait convenable pour soivre ou fréquenter la bourse, pour y traiter des affaires de courtage et d'agiotage, etc., au prix qui aurait été fixé par la commission et les administrateurs pour ces sortes d'admissions. » Ensuite, imitant la charte de la Banque dans toutes ses dispositions, ils nommèrent des officiers, etc., président et vice-présidents, avec un comité pour les affaires générales, dont sept membres devaient être juges et avoir la seule *administration, régie et direction* des affaires de l'entreprise, excepté toutefois le maniement des fonds et l'administration et surveillance des bâtiments.

La corporation de la Bourse est investie du pouvoir de faire « des règlements, des ordonnances et des statuts » plus impératifs et plus exclusifs que ceux de la Banque.

Les règlements portent que « chaque membre de la corporation devra assister au comité pour les affaires générales quand il en sera requis. — Le comité a le droit d'expulser tout membre qui aurait tenu une conduite peu honorable ou avilissante. — Le comité peut dispenser de l'observation des règlements et des statuts de la corporation. — Un étranger non naturalisé est inadmissible, à moins qu'il n'ait résidé en Angleterre pendant les cinq ans qui précèdent immédiatement sa demande d'admission, et à moins qu'il ne soit recommandé par *cinq* membres de l'association de la Bourse, lesquels sont aussi tenus de déclarer qu'ils répondent de l'engagement pécuniaire d'usage. — Toute personne admise, et qui s'engagera ensuite en des affaires autres que celles de la Bourse ou qui y ont rapport, cessera d'être membre de l'association. »

Bientôt, en dépit de l'opinion publique, le gouvernement commença à traiter l'association de la Bourse avec quelque considération; l'on hasarda même d'en parler à la chambre des Communes d'une manière avantageuse. Le commissaire pour la réduction de la dette nationale se rendit avec une certaine solennité dans le local de la Bourse, et la Banque, en recevant l'avis d'une opération financière projetée avec le gouvernement, expédia des messages à la corporation de la Bourse, qui a compté jusqu'à mille membres, pour lui en faire connaître toutes les particularités.

Depuis l'origine de ces deux institutions, Banque et Bourse, les Juifs leur ont fourni en grand nombre des membres habiles et actifs, qui s'en sont tellement bien trouvés qu'on calculait, il y a peu d'années, qu'environ le *septième* de toute la richesse immobilière d'Angleterre se trouvait aujourd'hui dans les mains du peuple que Dieu honora primitivement de sa protection providentielle.

Ce petit historique nous suffira pour y puiser les causes de l'opposition que rencontrent en Angleterre les enfants dispersés d'Israël, réclamant, ce qu'ils ont obtenu partout dans la vieille Europe depuis les révolutions de 48, l'émancipation la plus complète, la plénitude de l'exercice le plus éminent des droits politiques, le droit d'entrée à la chambre des Communes, et, comme conséquence, celui de venir bientôt après gratter à la porte de la chambre des Lords.

Les classes inférieures, c'est-à-dire l'immense majorité de la nation, ne prennent que peu d'intérêt à la question. Les Juifs anglais sont, en effet, en très-petit nombre. Un Juif, écrivain distingué, dans son plaidoyer en leur faveur, évalue ce nombre à environ 28,000, dont 20,000 à Londres, le reste à Liverpool et Exeter; il n'y en a point en Angleterre, point en Irlande : c'est donc environ sept mille chefs de famille tirant leur force non pas de leur nombre, mais de leur prodigieuse opulence et de leur concentration sur les points les plus importants du territoire. John Bull, le vrai John Bull, celui qui peuple les champs et les usines, n'a nul contact avec ces familles; c'est à peine s'il connaît leur existence. Ses prédicateurs anglicans lui ont inculqué, dès l'enfance, ce degré d'estime que les religions chrétiennes s'accordent à professer pour les débris de l'ex-nation qui fut déicide; cependant, à vrai dire, bien qu'il ne souhaite pas que sa main rencontre la main d'un Juif, il ne les hait pas précisément, et même il tire un certain orgueil de ce que depuis plus d'un siècle, lui John Bull, il a daigné leur accorder d'exercer leur culte en toute liberté, et que jamais il ne les a contrariés par un manque à sa parole. Aujourd'hui il plaît aux gros électeurs influents de Londres de preudre des Juifs pour en faire des aldermen; il leur plaît de les transformer en membres du parlement. On affirme à John Bull que la chose est indispensable, puisque toute l'Europe s'est précipitée au pas de course dans une voie semblable. « Soit, répond-il avec plus de surprise que d'émotion, faites; car la vieille Angleterre ne doit le céder à aucune nation en matière de procédés philanthropiques et de tolérance, ni pour la fabrication de la bière. »

Voici le raisonnement qu'on fait valoir en faveur des Juifs dans le quartier de la Cité, et qu'en 1830 un membre des Communes, M. Grant, a formulé en introduisant, pour la première fois, la motion de leur émancipation politique. — Vous prétendez leur refuser le pouvoir politique? mais ce pouvoir ne réside ni dans les fourrures d'hermine, les parchemins ou les sceaux, ni dans les masses qu'on fait porter devant soi par des huissiers. Il réside en réalité dans la fortune, dans l'influence que le créancier peut exercer sur qui a eu recours à ses services. Un Juif peut être le premier homme de la cité, imprimer une direction souveraine à la corporation de la Bourse, à la Banque, à la Compagnie des Indes. Il peut assister les souverains étrangers, même ceux qui sont en guerre avec le pays; il peut jouer un rôle auprès d'un congrès de rois. Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est en réalité le pouvoir? Vous redoutez le pouvoir politique aux mains des Juifs; mais ils le possèdent déjà beaucoup trop. Etes-vous résolus à tarir pour eux ces sources, ou les dépouiller de cette richesse de laquelle découle l'influence? En résumé, tenir les Juifs personnellement à distance de ces siéges au parlement, dans lesquels ils ont la faculté d'installer qui bon leur semble, voilà ce que vous appelez les priver du pouvoir. Vous leur refusez le droit d'en revêtir les insignes, et vous êtes forcés de respecter toute l'influence qui fait d'eux les chefs réels de grands corps par lesquels le pouvoir s'exerce. »

Entonna-t-on jamais une plus naïve et plus cynique antienne en l'honneur du veau d'or? Et c'est là le langage d'hommes d'Etat dans l'un des sanctuaires politiques d'une nation qui se prétend la plus civilisée de tous les siècles anciens et modernes.

Cependant l'élite de la population, la fleur de la *gentry* de province, la vraie noblesse de la vieille Angleterre se révolte à de telles maximes. Elle est seule à conserver pure la dernière étincelle des vertus privées et publiques. Elle persiste à croire qu'il y a dans ce bas monde quelque chose au-dessus de l'argent, ne fût-ce qu'un grand cœur, une âme honnête et dévouée, une belle intelligence, une raison cultivée, elle seule continue à défendre le terrain pied à pied.

Elle rappelle que, dans une des guerres du siècle dernier, les Juifs furent chassés de Bohême pour avoir prêté assistance pécuniaire à une armée envahissante contre leur souverain légal. Elle rappelle que, dans la lutte ardente soutenue par l'Angleterre contre Napoléon, celui-ci a trouvé, sur le sol britannique même, à contracter un emprunt auprès d'une maison juive. Elle rappelle que ce sont des Juifs qui ont fait à la nation anglaise le présent le plus funeste en constituant la corporation de la Bourse et l'agiotage, en démoralisant le capital, en excitant toutes les classes de la société non plus à travailler et produire par les voies du travail honnête, mais à se livrer aux chances du jeu et aux chances les plus folles! « Il est facile de démontrer (et c'est un Juif qui parle, Pablo de Pebrer,) que la position d'un spéculateur sur les fonds publics, s'il n'est pas membre de l'association, est considérablement plus défavorable que celle d'un joueur au *trente et quarante*, ou même à la *roulette*. »

Etrange et mystérieuse destinée que celle des rejetons d'Israël! Dieu les prive de leur antique patrie, un territoire très-exigu et de qualité médiocre; et cependant nous voyons aujourd'hui 7,000 de leurs chefs de famille logés plus somptueusement à Londres que jamais leurs aïeux ne le furent dans la petite Jérusalem. De l'aveu de certains hommes d'Etat, ces débris de l'exil tiennent tout simplement dans leur coffre-fort la souveraineté réelle et de fait, sinon encore de droit, de tout l'empire britannique avec ses appendices dans les Indes-Orientales et Occidentales, en Chine et dans l'Océanie, etc.

Songez de plus que ces 7,000 souverains réels ont fondé par l'entremise de leurs frères et lieutenants, d'innombrables comptoirs, j'allais dire des trônes, dans toutes les grandes villes des deux continents. Ce réseau de vice-royautés étendu sur le monde et qui se relie au foyer central de Londres, par les sillons des paquebots et les lignes de rails, représente assez bien l'appareil gastrique de quelque monstrueux animal, par exemple le béhémoth de la Bible. La synagogue de Londres est l'estomac qui prépare le travail digestif; les autres synagogues, disséminées au loin, sont autant de ganglions mésentériques qui servent à exécuter

les dernières fonctions assimilatrices, à transformer toute substance quelconque de chyme en chyle, et enfin en or : l'or est le sang précieux qui répare et entretient tout l'organisme de l'animal. Tout ce que l'animal a trouvé bon d'assimiler lui devient or..... Il laisse à la chrétienté les coquilles.

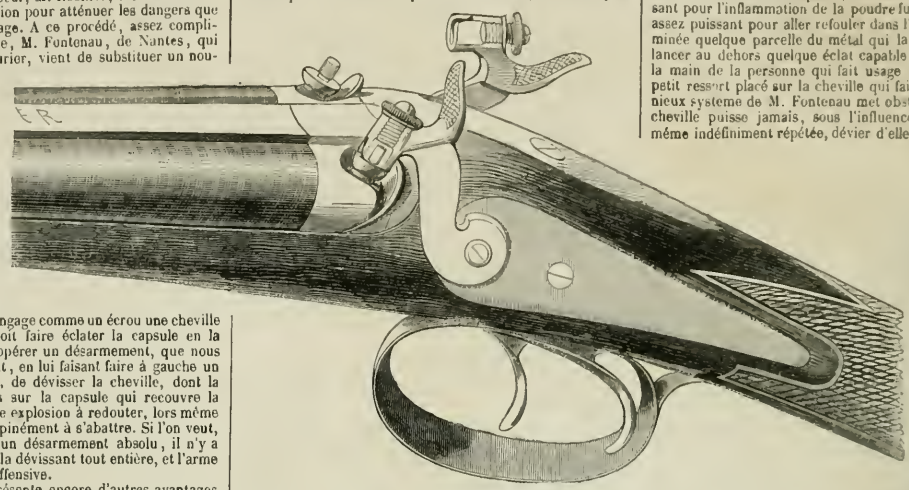
Quand les Juifs auront pris siége au parlement de Londres comme à celui de Paris, comme à ceux de Vienne, de Berlin, etc., il sera curieux de voir ce qu'il adviendra de la pauvre chrétienté, et le brillant résultat des maximes que le *positivisme* anglais a émis si franchement à la Chambre des communes.

Le remède a tout ceci? Il est bien simple. Que tous les chrétiens, ou du moins la très-grande majorité, il ne faut pas trop exiger, cessent d'imiter le Juif en un certain point; qu'ils se défassent de la mauvaise habitude d'estimer l'argent au-dessus du mérite. Toute l'influence qui s'attache à la richesse tombe à l'instant même. Les 7,000 souverains réels de Londres sont forcés d'abdiquer. Juifs et chrétiens, tout le monde se retrouve dans le droit commun, c'est justice. Quelqu'un veut-il entrer dans un parlement, il est tenu de prendre toute autre porte que celle de la Bourse et de gravir cet étroit sentier par lequel les mulets du roi macédonien ne pouvaient passer. Y a-t-il jamais eu un tel sentier? va-t-on me demander. Pour l'honneur de l'humanité j'espère qu'on finira par le découvrir.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Nouveau moyen de sécurité appliqué aux armes à feu.

Dans son numéro du 1er août 1846 (tome VII), l'*Illustration* a signalé l'ingénieuse amélioration apportée par un artiste peintre mais chasseur, M. Roullet, à la fabrication des armes à feu à percussion pour atténuer les dangers que présente leur fréquent usage. A ce procédé, assez compliqué, il faut le reconnaître, M. Fontenau, de Nantes, qui n'est ni chasseur ni armurier, vient de substituer un nouveau système appelé à rendre à peu près impossibles les accidents de la chasse et dont la simplicité est telle que chacun pourra croire en être autant que lui l'inventeur.



M. Fontenau, sans chercher aucun mécanisme, a tout simplement percé la tête du chien-marteau adapté au fusil à percussion; il y a pratiqué intérieurement un pas de vis cylindrique dans lequel s'engage comme un écrou une cheville en acier dont la base doit faire éclater la capsule en la frappant. Quand on veut opérer un désarmement, que nous appellerons relatif, il suffit, en lui faisant faire à gauche un ou deux tours seulement, de dévisser la cheville, dont la base, ne s'appuyant plus sur la capsule qui recouvre la cheminée, ne laisse aucune explosion à redouter, lors même que le chien viendrait inopinément à s'abattre. Si l'on veut, au contraire, procéder à un désarmement absolu, il n'y a qu'à enlever la cheville en la dévissant tout entière, et l'arme devient complétement inoffensive.

Ce perfectionnement présente encore d'autres avantages constatés par de nombreuses expériences : le chien au repos ne portant que sur l'embase de la cheminée, la vis ou cheville n'en frappe plus, comme un emporte-pièce, l'extrémité, qui est bien moins sujette à s'altérer ou à se casser, et dans laquelle un atome de poudre fulminante, demeuré après le retrait de la capsule, ne peut éprouver le choc qui l'enflammerait nécessairement dans les armes construites suivant le mode ordinaire; de plus, comme il n'est laissé entre la base de la vis et l'extrémité de la cheminée que l'épaisseur du cuivre d'une capsule, il s'ensuit que le choc suffisant pour l'inflammation de la poudre fulminante n'est point assez puissant pour aller refouler dans l'intérieur de la cheminée quelque parcelle du métal qui la contient, ou pour lancer au dehors quelque éclat capable de blesser l'œil ou la main de la personne qui fait usage de l'arme; enfin un petit ressort placé sur la cheville qui fait la base de l'ingénieux système de M. Fontenau met obstacle à ce que cette cheville puisse jamais, sous l'influence d'une percussion même indéfiniment répétée, dévier d'elle-même, et sans l'assistance du porteur du fusil, du pas de vis qui la retient dans la tête du chien.

M. Fontenau a communiqué sa découverte à MM. Moutier-Lepage, Lefaure, Boucheron, Delebourse et autres arquebusiers notables de Paris, qui l'ont accueillie avec empressement et qui ont exprimé l'assurance qu'avant une année ce système de sécurité appliqué à toutes les armes de chasse, en attendant qu'il plaise au comité d'artillerie de l'adopter pour les armes de guerre.

Ce que coûte un journal anglais.

Nous empruntons les renseignements suivants sur les frais annuels et hebdomadaires, des journaux anglais, à un ouvrage publié à Londres sous ce titre : le *Quatrième pouvoir*, par M. Knight Hunt, et dont nous avons traduit déjà quelques extraits dans notre numéro 385, page 18 de ce volume. Avant de dire ce que coûte actuellement par semaine un journal quotidien en Angleterre, il n'est pas sans intérêt et sans utilité de rappeler ce que coûtait une pareille publication au siècle dernier.

Le propriétaire du *Public advertiser* a laissé M. Hunt copier sur les livres de ce journal le relevé suivant de ses dépenses pour l'année 1773, l'année qui suivit la retraite de Junius.

Traduction des nouvelles étrangères. . . .	100 l.	0 s.	0 d.
Journaux étrangers.	14	0	0
Foy à 2 shill. par jour.	31	4	0
Café du Lloyd pour les nouvelles de la poste.	12	0	0
Nouvelles de l'intérieur.	282	4	11 1/2
Liste des shérifs.	0	10	16
Journaux irlandais, écossais et des comtés.	50	0	0
Correspondance de Portsmouth.	8	5	0
Bourse.	3	3	0
Transport des feuilles au bureau du timbre.	10	8	0
Greffier du Recorder.	1	1	0
Sir John Fielding.	50	0	0
Distribution de 52 semaines à 1 l. 4 s. par semaine.	62	8	0
Commis et pour les recouvrements. . . .	30	0	0
Annonces extraordinaires.	31	10	0
Employé chargé d'aller tous les jours chercher les annonces et les journaux du soir.	15	15	0
Journaux du matin et du soir.	26	8	9 1/2
Frais de poste.	10	10	0
Prix du foin et de la paille-whitechapel. .	1	6	0
M. Green, pour les entrées du port. . . .	31	10	0
Frais judiciaires.	6	7	5
Mauvaises créances.	18	3	0

Ainsi il y a soixante-dix-sept ans un des journaux anglais les plus répandus — il se vendait en moyenne à 3,000 exemplaires par jour, et ses bénéfices s'élevèrent, en 1774, à 1,740 livres — le *Public advertiser*, le journal qui avait publié les célèbres lettres de Junius, ne coûtait, *par an* — les frais de papier, d'impression et de timbre non compris — que 796 liv. st. 16 shillings. Aujourd'hui un journal quotidien, placé dans les mêmes conditions de succès, dépense, *par semaine*, plus du tiers de cette somme pour les mêmes objets. Ses frais hebdomadaires de rédaction s'élèvent seuls à 320 liv. environ, ainsi partagés d'après les révélations de M. Knight Hunt :

Rédacteur en chef (chief-editor).	181.	18 s.	0 d.
Sous-rédacteur en chef (sub. editor).	12	12	0
Second sous-rédacteur.	10	10	0
Sous-rédacteur pour les nouvelles étrangères.	8	8	0
Rédacteurs proprement dits environ 4 liv. par jour.	25	4	0
16 *reporters* ou sténographes pour les séances du Parlement. 1 à 7 l. les 15 autres à 5 l.	86	7	0
Rédacteurs des comptes-rendus des tribunaux.	60	0	0
Bourse.	7	7	0
Marchés.	2	2	0
Correspondant de Paris.	10	10	0
Rédacteur des comptes-rendus des séances de l'Assemblée nationale.	3	3	0
Frais divers à Paris, ports de lettres, bureau, souscription.	23	13	0
Agent à Boulogne.	1	1	0
Id. à Madrid.	4	4	0
Id. à Rome.	4	4	0
Id. à Naples ou à Turin.	3	3	0
Id. à Vienne.	3	3	0
Id. à Berlin.	5	5	0
Id. à Lisbonne.	3	3	0

Sans compter les correspondances extraordinaires des rédacteurs envoyés spécialement sur tous les points du globe qui sont le théâtre de grands événements politiques et militaires — les agences de Malte, Alexandrie, Athènes, Constantinople, Hambourg, Bombay, Canton, Singapore, New-York, Boston, Halifax, Montreal, etc., et de tous les ports de l'Angleterre où peuvent arriver des nouvelles importantes — les correspondances des comtés, — les comptes-rendus des tournées des juges, — la rédaction des nouvelles de la cour et les articles de sport, de théâtres, de beaux arts, de littérature, de médecine, — les comptes-rendus des réunions publiques, des comités du Parlement, des opérations des chemins de fer, etc., etc., des souscriptions fort contenues aux débats de Hansard, aux actes du Parlement, à la Gazette de Londres, aux bulletins de la Bourse, etc., etc., et à un nombre considérable de journaux de l'étranger, des colonies et des comtés; sans compter enfin une foule de dépenses imprévues, telles qu'un train spécial de 50 livres sterling pour un article de Liverpool ou de Manchester.

M. Hunt estime à 200 livres par semaine les frais de composition, de tirage et de mise en vente ou distribution, de sorte que d'après ses calculs, qui, nous devons le dire, ne nous paraissent pas exagérés, un journal quotidien de Londres a par semaine 520 livres sterling, soit *treize mille francs*, de frais fixes et généraux pendant les sessions du Parlement. Dans les intervalles des sessions, sa dépense est un peu moindre, toutefois M. Hunt estime qu'il coûte *par an* à ses propriétaires, et lorsqu'il est solidement établi, au moins 25,000 livres sterling, soit *six cent vingt-cinq mille francs*.

Correspondance.

M. A. M. à Châlons-sur-Saône. — Cette carte n'existe pas. Si elle était dressée aujourd'hui, elle ne serait plus vraie demain.

M. M. à Brest. — L'auteur de l'article connaît parfaitement, monsieur, la théorie que vous exposez très-bien, ainsi que les autorités dont vous l'appuyez; mais il n'y a pas une foi entière, comme vous l'avez pu voir, et il persiste dans le doute.

Divers correspondants. — Nous répétons ici qu'il ne sera rien changé aux conditions de notre publicité et au prix de notre abonnement avant le 1er octobre. Donc les abonnements actuels, quelle que soit leur durée, ne subiront pas ces modifications, si elles ont lieu. Ils en profiteront au contraire.

ERRATA.

Dans notre dernier numéro, nous avons donné sur Calais un article dans lequel il s'est glissé une erreur de chiffre sur le nombre des passagers entre la France et l'Angleterre, pour les six premiers mois de 1850.

	TOTAL DES VOYAGEURS PAR LA MANCHE	PAR DOUCHOUE	PAR CALAIS	PART PROPORTIONNELLE DE CALAIS.
Au lieu de :				
1850 (6 1ers mois)	14,775	7,194	4,594	0,39
Lisez :				
	47,875	28,699	18,876	0,40

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A trompeur, trompeur et demi.

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Cie, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, Paris, 36, rue de Vaugirard.